

BRÈVES LITTÉRAIRES 89



SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE LAVAL

Brèves littéraires – Société littéraire de Laval
adresse postale
2084, rue Favreau, Laval, Québec, Canada H7T 1V1
direction : 514 336-2938 / sll@breves.qc.ca
site Web : breves.qc.ca

direction littéraire et artistique
Danielle Shelton

direction du comité de rédaction
Diane Landry

jury du Marché des mots
Janick Belleau / Maxianne Berger / Diane Descôteaux /
Claude Drouin / Diane Landry / Hélène Dorion / Jean-Luc Proulx

coordination de la section « Choix de Brèves » et du « Dossier Cuisine »
Diane Landry
avec la participation de Maxianne Berger

recensions
Jean-Pierre Gaudreau
Diane Landry
Hélène Perras
Leslie Piché
Danielle Shelton

correction d'épreuves
Marcelle Bisaillon
Danielle Bleau
Madeleine Dalphond-Guiral
Diane Landry
Roland Provencher
Thérèse Tousignant-Patenaude

œuvre en couverture
Françoise Bellu
Panier à ballon dans la cour d'école
photographie numérique

infographie
La cigale et la fourmi

distribution
Société littéraire de Laval

Reproduction des textes interdite sans l'autorisation de la direction
© Brèves littéraires – Société littéraire de Laval

Dépôt légal – septembre 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 1194-8159 89

ISBN PDF 978-2-924361-04-7

*Alors, le jour sera chevalet de nos gestes,
une toile de fond pour rêver de demain.*

Ariane Boucharly-Gauthier

extrait de « Petit déjeuner »
– paru dans *Brèves littéraires* 88, p. 54

Depuis le numéro 77, *Brèves littéraires* paraît deux fois l'an, à l'été et à l'hiver. La revue poursuit sa mission : se consacrer à la publication de textes inédits courts (généralement moins de 1500 mots pour la prose, au plus 150 vers pour la poésie). Le contenu a été progressivement réorganisé pour ouvrir les pages de la revue à la création littéraire liée aux événements produits par la SLL (p. ex. le « Marché des mots ») et aux partenariats avec divers organismes culturels, lavallois et autres. De plus, le numéro 85 a vu l'apparition de la section « Mots sur image », une incursion dans le multidisciplinaire : littérature et art visuel. Le numéro 87 a inauguré, quant à lui, une section thématique avec un dossier LGBT ; en même temps, la revue s'offrait un nouveau logo et un design de couverture tout neuf. Notez que toutes ces sections ne se retrouvent pas obligatoirement dans un même numéro.

La section régulière non thématique « Choix de Brèves littéraires » accueille tous les genres littéraires : poésie en vers libres ou autres (classique, récitative, etc.), prose poétique, poésie d'inspiration japonaise (haïku, tanka, haïbun, etc.), nouvelle (incluant nanonouvelle et micro-nouvelle), récit, poésie ou prose en traduction (*D'une langue à l'autre*). Notez, encore là, que des éléments de cette énumération, de surcroît non exhaustive, peuvent être absents d'un numéro.

Membres de la SLL et non-membres peuvent soumettre en tout temps des textes inédits pour la section « Choix de Brèves littéraires ». Pour la section « Dossier », la date limite est fixée au 1^{er} janvier pour le numéro d'hiver et au 1^{er} avril pour le numéro d'été. L'expédition doit se faire par **courriel** seulement. À qualité égale, la priorité est accordée aux membres de la SLL. Seuls les auteurs des textes retenus seront contactés. Les fichiers informatiques des textes non retenus ne seront pas conservés. Les auteurs demeurent responsables de leurs écrits et titulaires de leurs droits d'auteur.

Brèves littéraires recense toutes les parutions récentes des membres de la SLL, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications à compte d'éditeur ou d'auteur, incluant les textes parus dans des collectifs ou des périodiques (revues). Les auteurs membres de la SLL ont la responsabilité de faire parvenir leurs publications à la direction.

Pour devenir membre et s'abonner à la revue, voir le site Web de la SLL ou les bulletins en pages 110 et 111. Pour acheter un espace publicitaire dans la revue, voir la grille de tarification en page 108.

Avis : la direction de *Brèves littéraires* préconise l'utilisation des mots rectifiés selon la **nouvelle orthographe** du français, liste fournie par l'Office de la langue française. Le lecteur ne s'étonnera donc pas de la disparition, par exemple, d'accents circonflexes et de traits d'union familiaux. Il ne verra pas non plus de faute lorsqu'il rencontrera l'ancienne orthographe. En période d'adaptation, la cohabitation se veut pacifiste !

Remerciements à la Société littéraire de Laval (éditrice de la revue), à Ville de Laval, aux autres organismes et à toutes les personnes qui ont apporté leur soutien à ce numéro.

La revue *Brèves littéraires* est membre de la Société de développement des périodiques culturels (SODEP). La Société littéraire de Laval est membre du Réseau des organismes culturels et des artistes lavallois (ROCAL).

LIMINAIRE

DANIELLE SHELTON <i>L'aire de jeux</i>	7
---	---

PARTENARIAT FQLL

MONIQUE JOACHIM <i>La poésie... ce si long voyage</i>	9
--	---

MARCHÉ DES MOTS

DIANE DESCÔTEAUX Haïku	15
JANICK BELLEAU Tanka	16
MAXIANNE BERGER Tanka	17
VINCENT COLLARD Haïku	18
FRANCE BONNEAU <i>Je couds</i>	19
JOVETTE BERNIER <i>Le patineur et le poète</i>	20
MARIE DUPUIS « <i>C'était une fixation...</i> »	21
JEAN-LUC PROULX <i>L'histoire annoncée</i>	22
HÉLÈNE DORION <i>On voudrait</i>	24
ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER <i>Montréal sous la mer</i>	26
FRANÇOISE BELU <i>Attentat</i>	27
GISLAINE ROGUET <i>Quand le bonheur...</i>	28
CLAUDE DROUIN <i>Nos mots oripeaux / Attente d'une voie</i>	30
ROLAND PROVENCHER <i>Au loin</i>	32
FRANCE BONNEAU <i>Maladresse</i>	33
DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE <i>Questions de botanique</i>	34

DOSSIER CUISINE

DANIELLE DELORME / MICHEL TESSIER / DIANE DESCÔTEAUX / DIANE LANDRY / JANICK BELLEAU / JOVETTE BERNIER Haïku et tanka	36
CLAUDE GAUDREAU <i>L'inertie contraint l'action</i> – extrait	38
PATRICK COPPENS <i>Pensées pensives V</i> – extrait	39
LESLIE PICHÉ <i>Faire la bombe</i>	40

DANIELLE SHELTON	
<i>Quatre nuits quatre matins – extrait</i>	42
DIANE LANDRY	
<i>Crème glacée à l'avocat</i>	45
GINETTE BEAUSÉJOUR	
<i>Pas de gâteau !</i>	46
HÉLÈNE PERRAS	
<i>Bon anniversaire !</i>	47
THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUDE	
<i>Quelle salade !</i>	48
CAROLINE RIVEST	
<i>Copulus lubricum</i>	49
MONIQUE PAGÉ	
<i>Les gifles</i>	50
CHOIX DE BRÈVES LITTÉRAIRES	
POÉSIE	
MONIQUE JOACHIM	
<i>Vivienne</i>	54
DANIELLE FORGET	
<i>Une soif d'ailleurs</i>	57
LUCE PELLETIER	
<i>Mot de cristal / Mot de soie</i>	58
YVES PATRICK AUGUSTIN	
« Il parle la langue des anges... »	59
LISE CHEVRIER	
<i>Traversée de l'exil</i>	60
HAÏBUN	
CÉLINE LANDRY	
<i>Tintin à Zanzibar</i>	61
NOUVELLE	
HUBERT SAINT-GERMAIN	
<i>Les cloches du hameau</i>	64
JULIE DUGAL	
<i>La relâche</i>	66
MARC MAILLÉ	
<i>Une nouvelle vie</i>	70
DANIELLE HUDON	
<i>La clé</i>	74
FERNAND CARDINAL	
<i>La madone des trottoirs</i>	76
RECENSIONS	
Index	79

Cette édition de l'été arrive en automne. Ce n'est pas qu'on a fait l'école buissonnière au printemps, ni même qu'on a pris des vacances aux beaux jours. Nous avons plutôt été fort occupés dans la cour de récréation. Eh oui ! notre aire de jeux a été agrandie et réaménagée pour dessiner un *Portrait de famille*, un beau livre digne des célébrations du 50^e anniversaire de Laval, en 2015. L'offre a été déposée à la mi-août, en réponse à l'appel de projets *Citoyens*. En même temps, il a fallu se préparer à réaliser, dès la rentrée, *Papiers de soi*, un projet de médiation culturelle auprès d'ainés, soutenu par la Conférence régionale des élus de Laval.

Nos « jeux » traditionnels n'ont pas été oubliés pour autant : la Société littéraire de Laval a continué et continuera de produire des activités en accord avec sa mission : cette revue, bien sûr, mais aussi des cafés littéraires, des tables rondes, des recensions de livres et des lancements collectifs, des lectures publiques, des performances intégrant un volet littéraire, etc.

Toute cette effervescence nous fait comprendre que l'équipe est animée d'un désir ludique amplifié par la perspective de célébrer elle aussi un important anniversaire en 2015 : ses 30 ans ! On pourrait tout aussi bien parler – dans l'atmosphère de la rentrée – d'un « devoir de plaisir ». Les nuages ont-ils soudainement pris la couleur de la barbe à papa ? Peut-être pas, mais la météo annonce que Laval pourrait bientôt offrir à ses créateurs un Conseil de la Culture. Nous voulons y croire, rêver d'un demain qui nous trouvera occupés à dessiner sur la toile blanche d'un tout nouveau jour, pour paraphraser l'image de l'exergue d'Ariane Bouchardy-Gauthier.

Pendant ce temps, qu'est-il arrivé à *Brèves* ? L'épine (le dos) est plus mince, la revue ayant maintenant 112 pages, histoire de contrer la récente augmentation des frais de poste et la hausse progressive du coût de l'impression. Pour diminuer l'impact sur le contenu littéraire, les notes biographiques des auteurs se liront désormais sur le site Web de la SLL. Sinon, tout est là, vous verrez...

On a performé aux Agapes de juin. Le violoncelle et la poésie de Monique Joachim ont merveilleusement rivalisé avec

les délices du restaurant-auberge Les Menus-Plaisirs. Pour cette journée, la Société littéraire de Laval a fait équipe avec la Fédération québécoise du loisir littéraire, qui remettait ce jour-là ses prix annuels.

Au cours de l'hiver, on s'est amusé au Marché des mots. On a varié les règles du jeu : une première soirée moitié vers libres, moitié poésie japonaise avec un trio de *haijin* réputées ; pour la suivante, la rencontre « prédestinée » d'un membre poète et d'une invitée d'honneur mandatée par l'Association des auteurs des Laurentides et le Centre international de la poésie des Laurentides ; et enfin, un ami poète chansonnier pour souligner la Journée mondiale de la poésie, en partenariat avec Diffusion Adage et l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ). De ces trois joutes amicales, seize auteurs – sur cinquante-deux participants – sont sortis lauréats.

Tel qu'annoncé, le dossier thématique de ce numéro est la « cuisine ». Si manger est réjouissant lorsqu'il y a abondance, ce peut cependant être un drame en temps de disette, ou dans la routine d'une vie décevante. Les genres varient sur cette aire de jeux : haïku, tanka, poésie, prose poétique, micro-nouvelle et nouvelle. Est incluse la contribution du Camp haïku de Baie-Comeau, un joueur expérimenté dont les activités sont ouvertes à nos membres.

Les Choix de Brèves – comme un grand jeu de marelle dont chaque case raconterait une histoire – invitent à sauter à pieds joints dans divers imaginaires, pour atteindre le ciel. Il y a tout d'abord une succession de cinq cases de poésie en vers libres, à franchir entre le vertige et l'équilibre, puis le passage d'un haïbun, un pied dans la prose pavée d'humour, l'autre dans la poésie japonisante. On continue dans un damier de nouvelles : un marcheur qui défie la gravité, la relâche scolaire des riches et des pauvres, les hauts et les bas de la loterie, le jeu cruel de la clé de la prison et enfin, la madone des trottoirs.

Pour terminer, comme toujours, il y a à lire les recensions des publications récentes de nos membres, qui s'ajoutent à celles du numéro 88 pour le lancement collectif de décembre.

Est-il besoin de rappeler que la revue doit vendre des publicités pour exister ? Merci aux généreux commanditaires de ce numéro.

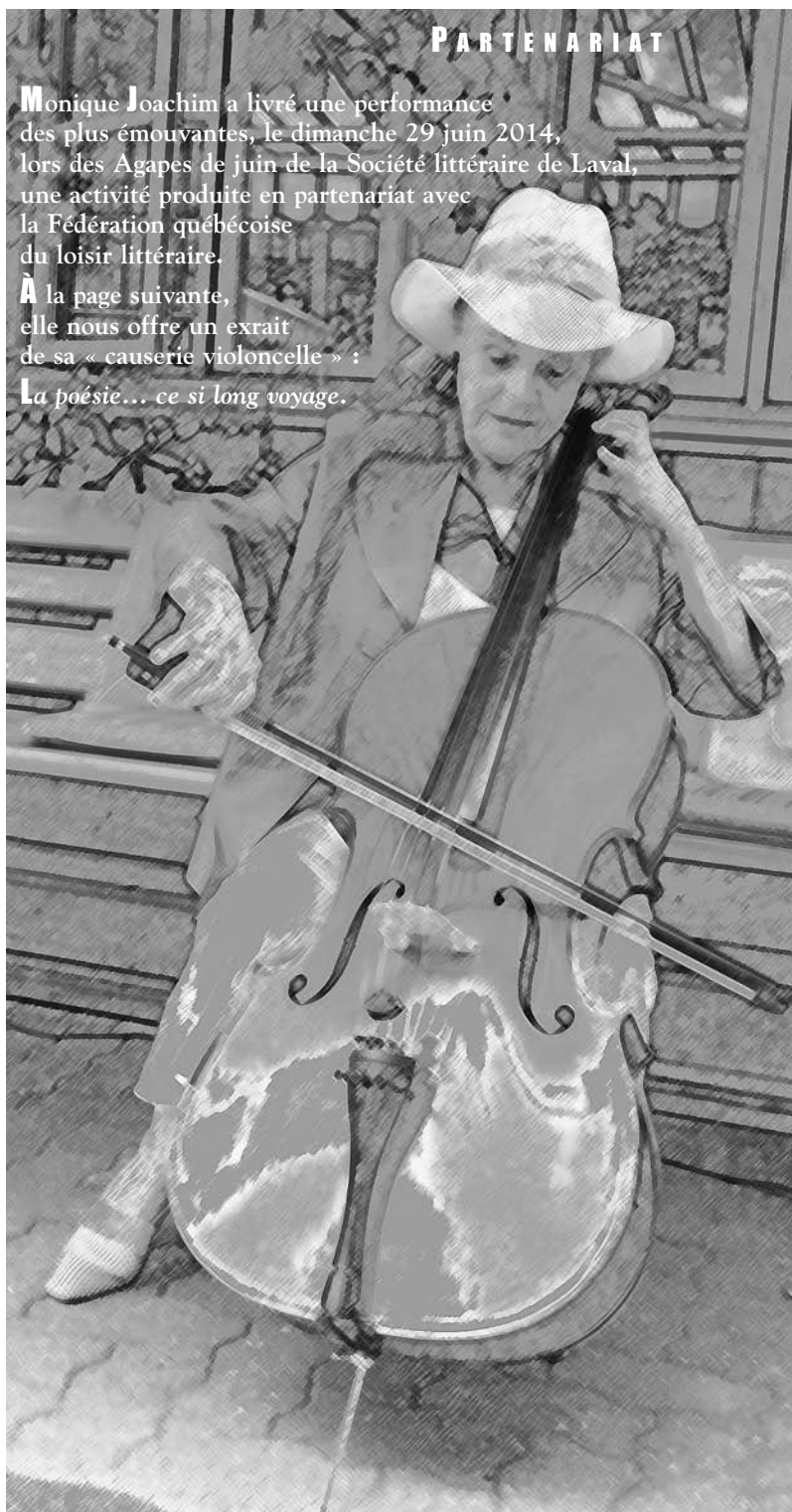
Bonne lecture !

PARTENARIAT

Monique Joachim a livré une performance des plus émouvantes, le dimanche 29 juin 2014, lors des Agapes de juin de la Société littéraire de Laval, une activité produite en partenariat avec la Fédération québécoise du loisir littéraire.

À la page suivante, elle nous offre un extrait de sa « causerie violoncelle » :

La poésie... ce si long voyage.



La poésie... un art à deux tranchants... un mystère, un miracle.

La poésie... une escapade sur la légèreté du silence.

... Et dans ce silence bienheureux, nous saisissons aussi du même coup la voix de l'autre. De cette voix de l'autre, nous créons une île de sens qui fait de nous des êtres moins insensibles, des êtres moins insensés...

La poésie... ouvrir tout bonnement l'objectif du cœur.

... Il s'agit tout simplement d'immobiliser la face la plus humble du temps. Il s'agit si difficilement, si difficilement de chérir cette parcelle de presque néant, de la rendre immortelle en quelques mots à peine...

La poésie... vient après l'oubli.

... Tout être de notre vie, tout sentiment qui nous habite, est incomplet avant d'avoir été revisité après une longue amnésie...

La poésie... aller au bout de soi, chérir sa voix et sa voie.

La poésie... devenir enfant.

... Écrire, c'est prendre un enfant dans ses bras. C'est tout au moins installer en soi le regard limpide que l'enfant porte si naturellement sur le monde...

La poésie... faire du doute un compagnon de voyage.

... La poésie, malgré les multiples assauts de doute, croit fermement à la récolte issue de la valse-hésitation de l'esprit, moisson qui s'envole sur le monde avec la douceur, la sincérité, la longue portée d'une vocalise...

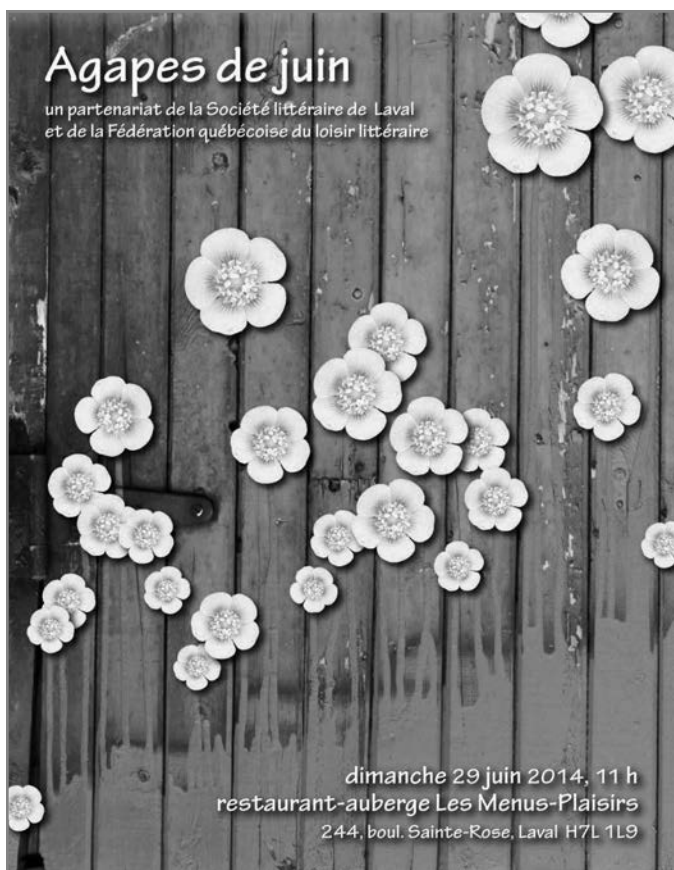
La poésie... le langage le plus près du silence.

... C'est dans l'ermitage du silence qu'on arrive à capter ces points de culbute où l'éphémère chavire dans l'éternité. La poésie... une voix où se trouve réunis dans un miracle l'instant et l'éternité (inspiré d'une citation de J. S. Bach).

La poésie... un long va-et-vient infiniment personnel d'un centre de soi obscur à un centre de soi lumineux.

La poésie... c'est avoir du cœur. C'est ressentir l'autre jusqu'à presque le devenir, sans sombrer dans la fusion.

... « C'est l'art double de la plus grande proximité et de la distance sacrée. » (Christian Bobin) ...



Félicitations aux membres de la Société littéraire de Laval honorés par la Fédération québécoise du loisir littéraire lors des Agapes de juin.

CLAUDE DROUIN a remporté le prix Le passeur du meilleur livre paru à compte d'auteur, pour son journal de voyage *Passerelle Ouest*. Le prix Paulette-Chevrier a été accordé ex æquo à CLAUDE DROUIN pour sa nouvelle *Les sirènes* et à MONIQUE PAGÉ, pour sa nouvelle *L'enfant*. FRANCE BONNEAU a obtenu une mention pour son poème *Désirs*. Les textes primés ont paru dans la revue de la FQLL, *Le passeur*.

Deux autres membres de la FQLL (non membres de la SLL) ont obtenu une mention : Jovette Bernier et Carol Cloutier. Bravo !



Merci aux deux chefs et au personnel du restaurant Les Menus-Plaisirs, sis dans la maison natale du célèbre curé Antoine Labelle.

CAFÉS LITTÉRAIRES ET TABLES RONDES

Il est coutume dans la revue *Brèves littéraires* de mentionner brièvement les activités produites par la SLL dans un objectif d'échanges sur la littérature, sans volet de création littéraire. Il s'agit en fait des cafés littéraires et des tables rondes. Il faut retourner au numéro 84 pour le résumé de la série des cafés littéraires « Tandem » et au numéro 85 pour un compte rendu de la table ronde sur le respect du droit d'auteur et la liberté d'expression. Rien dans les numéros 86 et 87. Il était temps de raviver nos mémoires dans le numéro 88 et d'y rappeler pas moins de cinq cafés littéraires, en plus d'une table ronde sur « le devoir de mémoire chez les littéraires ». Que s'est-il passé depuis ?

AVRIL 2014 – La série
de cafés littéraires
où ont été reçus
CATHERINE MAVRIKAKIS,
KIM THUY,
GEORGES-HÉBERT GERMAIN,
ÉRIC DUPONT et
JANETTE BERTRAND
s'est poursuivi avec
SERGE BOUCHARD.



PHOTO : MARIE-CHRISTINE LÉVESQUE

La rencontre a lieu au Collège Montmorency. Interviewé par Danielle Shelton, le célèbre anthropologue est aiguillé dès le début de l'entretien vers les métaphores animalières, particulièrement celles de son magnifique bestiaire en deux tomes paru aux éditions du passage, sous le titre : *Confessions animales*. Ce projet atypique dans son œuvre – pour le genre et les illustrations – s'ouvre sur la figure de l'ours : « *Le dompteur d'ours a fait de moi une bête de cirque... L'homme est un ours qui a mal tourné.* » Cela rejoint ce qu'il note dans un recueil de ses chroniques radiophoniques paru en 1998 : « *L'homme ne descend pas du singe, il descend de l'ourse* » (au féminin). Mais avant d'être des ours, nous étions, dans ses textes de 1991, des moineaux domestiques. « *Voilà bien la nature de ma pensée* », explique-t-il : « *Je ne retiens pas mes idées, elles ne sont jamais faites, je les laisse courir... Je suis installé dans l'inachevé et l'inépuisable... Voilà pourquoi je fais dans le presque rien...* » Et ce presque rien, symbolisé par le moineau, il l'interroge sans relâche, en multipliant les sens, avec des métaphores, toujours. En définitive, se reconnaître ours au comportement de moineau aiderait à refuser de se porter mal. Bref, sa pratique de l'anthropologie a fait de lui un auteur à succès, et un fin « psycho-pop ». Il faut lire tout Serge Bouchard. Il est irrésistible...

LE MARCHÉ DES MOTS



« Lire un livre sous un arbre en double le plaisir.
On ne sait plus si on tourne les pages ou si on feuillette l'arbre. »
Jean Chalon, extrait du Journal d'Espagne

**La Société littéraire de Laval vous invite
à lire vos poèmes au micro ouvert MARCHÉ DES MOTS.
Des inédits seront choisis pour paraître dans la revue Brèves littéraires.**

DS

Le MARCHÉ DES MOTS occupe depuis janvier 2013 la plage des activités de la Société littéraire de Laval réservée aux micros ouverts. Sur l'affiche où dominant le bleu et le jaune, un arbre à souhaits planté en terre aride revit par la magie des mots noués à ses branches. On pourrait croire l'image née de la citation de Jean Chalon, ou le contraire. C'est sous cet arbre emblématique, déployé dans le Vieux Sainte-Rose, tout d'abord au Café Le Signet puis chez Dame Tartine, que la Société littéraire de Laval convie des poètes de renom à un repas en compagnie d'un de ses membres. Ce tête-à-tête est le prélude d'un récital de ces auteurs invités et d'un concours de créations littéraires lues au micro ouvert. Plus d'information sur www.breves.qc.ca.

Dans ce numéro de *Brèves littéraires*, se suivent des textes issus de la troisième série du Marché des mots, produite en janvier, février et mars 2014, grâce à plusieurs partenariats.

Les invités du Marché des mots de janvier sont trois poètes pratiquant l'art de la poésie japonaise : Diane Descôteaux, Janick Belleau et Maxianne Berger. Le micro ouvert consacré aux haïku et tanka couronne Vincent Collard. Les lauréats du second, style libre, sont France Bonneau, Jovette Bernier et Marie Dupuis. Cette soirée

coanimée par Diane Landry et Danielle Shelton permet d'entendre vingt-deux lecteurs et lectrices.

En février, le Marché des mots reçoit la poète Hélène Dorion, un « cadeau » du Centre international de poésie des Laurentides et de l'Association des auteurs des Laurentides, en conclusion d'un partenariat (en contrepartie, la Semaine des bibliothèques publiques avait été l'occasion pour deux poètes membres de la Société littéraire de Laval, Patrick Coppens et Claude Drouin, d'offrir un récital dans l'espace Hélène-Dorion de la bibliothèque municipale de Sainte-Agathe). Chez Dame Tartine, Jean-Luc Proulx est invité à partager un repas et la scène avec l'invitée d'honneur. Cette rencontre est coanimée par Diane Landry et Aimée Dandois. En deuxième partie, dix-neuf lecteurs et lectrices se succèdent au micro. Au terme de cette soirée magique, trois lauréats sont désignés : Arianne Bouchardy-Gauthier, Françoise Belu et Gislaine Roguet. Lise Chevrier obtient une mention de la Fédération québécoise du loisir littéraire, et son poème paraît dans la revue *Le passeur* 33 (en ligne au www.fqll.ca).

En mars, la SLL souligne la Journée mondiale de la poésie. Un partenariat avec Diffusion Adage permet d'inviter un membre de l'UNEQ : Claude Drouin. Outre sa poésie, il offre au public quelques chansons, en s'accompagnant à la guitare. Seize lecteurs et lectrices lisent leurs poèmes. France Bonneau (une première fois lauréate en janvier), Diane Robert Dit Lafontaine et Roland Provencher remportent le micro ouvert. Leslie Piché est choisie par la directrice littéraire de la FQLL, Danielle Shelton, pour une parution dans la revue *Le passeur* 33.

Le Marché des mots fait relâche l'été.



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

FQVLP
le passeur

La FQLL a mis en service plusieurs programmes favorisant l'émergence d'activités participatives de loisir littéraire dans toutes les régions du Québec.
Information : www.fqll.ca

DIANE DESCÔTEAUX

HAÏKU

saut chez la voyante –
à travers elle soudain
ma mère vivante



près de l'étang, nus
sauf dans l'œil torve des carpes
avons été vus



de chez la voisine
un relent de fin d'hiver
et de naphthaline



sorbiers et sureaux
lançant à pleines poignées
merles et moineaux

Les deux derniers haïku ont également paru en avril 2014,
dans *La Gazouillette de Bordeaux*, la « newsletter »
de la *Revue des Dossiers d'Aquitaine*.

JANICK BELLEAU

TANKA

Nuit de juin
froufrou d'un kimono
dans l'escalier, des pas
nul repos n'est accordé
à l'invitée et au spectre



Trente-trois degrés
pas un souffle de vent
à l'ombre
les oiseaux font la sieste
je range mon éventail

pour augmenter votre lectorat

traduction français → anglais
de poésie et d'essais littéraires

Maxianne Berger, M.A. (littérature)
poète anglophone
maxib50@yahoo.ca

PUBLICITÉ

MAXIANNE BERGER

TANKA HONKADORI¹

que sont
devenues les fleurs ?
du progrès
ce retour de leur fille
un drapeau sur le cercueil

traduction d'un tanka paru
dans la revue américaine *Red Lights*

¹ Le honkadori est un procédé poétique qui, en quelque sorte, engage la conversation avec le poète cité.

Dans sa version originale en anglais, ce tanka débute par la transcription d'un vers d'une chanson de Pete Seeger, un Étatsunisien engagé, décédé à 94 ans, trois jours après le Marché des mots du 24 janvier 2014, où Maxianne Berger a lu son tanka.

Pete Seeger s'est inspiré de fragments de folklore cités dans *Le don paisible*, un roman de Mikhaïl Choukhov, prix Nobel de littérature. Il s'agit en fait d'une berceuse cosaque, *Koloda Duda*, en forme de questions et réponses interreliées : « Où sont les fleurs ? Les filles les ont cueillies. Où sont les filles ? Elles se sont mariées. Où sont les hommes ? Ils sont tous à l'armée. »

C'est en 1955 qu'à partir de ses notes de lecture, Seeger a composé les trois strophes de *Where have all the flowers gone...*, puis emprunté la mélodie au style « bûcheron » du folklore irlandais. Cinq ans plus tard, le spécialiste de la musique folkloriste Joe Hickerson y ajoutait deux strophes et reprenait la première pour fermer la boucle : « Où sont les soldats ? Ils sont dans les cimetières. Où sont les cimetières ? Ils sont envahis par les fleurs. Où sont les fleurs ? ... »

En 1962, deux traductions en français de la chanson de Seeger et Hickerson ont été enregistrées. Celle interprétée par Marlène Dietrich, où René Rouzard et Francis Lemarque écrivent : « Qui peut dire où vont les fleurs du temps qui passe ? » La seconde, par Guy Béart, pour Dalida : « Que sont devenues les fleurs du temps passé ? » (version retenue pour le tanka).

Mentionnons en conclusion, que ce thème – dont le sens générique est : « Où sont passés ceux qui nous ont précédés ? » – est présent en littérature depuis le Moyen Âge, par exemple, dans la *Ballade des dames du temps jadis* de François Villon, avec son refrain : « Mais où sont les neiges d'antan ? »

VINCENT COLLARD

HAÏKU

Matin gris d'automne
la voix de Nina Simone
mon café tiédit



Merci Dame Tartine
d'accueillir le **MARCHÉ DES MOTS**
de la Société littéraire de Laval.



Curves
*Centre de conditionnement physique
pour femmes*

Nathalie Provencher, propriétaire
7-255, boul. de la Concorde Ouest
Laval-des-Rapides, QC H7N 5T1
450 972-0990

PUBLICITÉS

FRANCE BONNEAU

JE COUDS

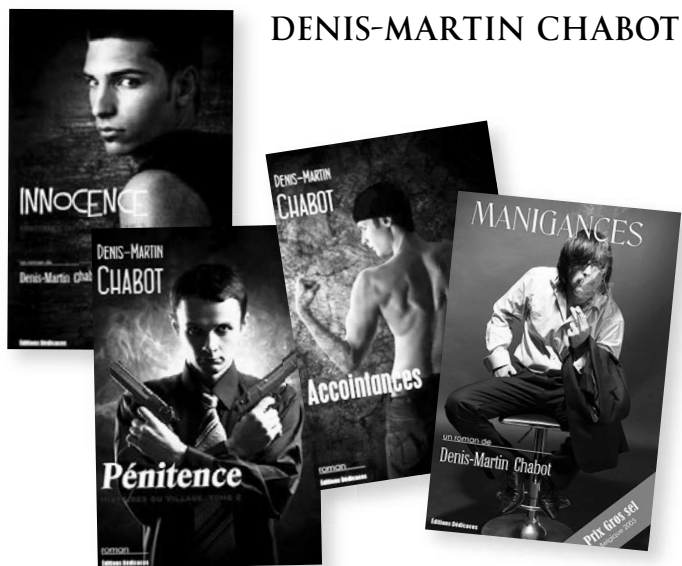
Je couds
J'attache des repères
Mes doigts se touchent
À entrer dans le jeu des étoiles
Ça sonne à la porte
Je n'entends pas
Le filage s'est rompu sur mon plancher de bois
En silence
Je métamorphose le poids de l'air
Je couds et je couds
Le mot hier, le mot déjà
Une saignée dans le cœur
Je colmate la blessure
Je passe mes jours
À repérer des yeux
À coudre pour eux
La lumière du jour
Que je ne voyais plus
Réapparaît soudain
Mes repères sont là
Dans la profondeur du silence

JOVETTE BERNIER

LE PATINEUR ET LE POÈTE

« Cela fait du bruit de patiner ? » demande le poète.

« Mais oui, mon cher, le même bruit que la plume sur le papier, un bruit d'écriture ! »




DENIS-MARTIN CHABOT

WWW.DENISMARTINCHABOT.COM

PUBLICITÉ

MARIE DUPUIS

C'était une fixation. La marée venait et s'en revenait. Inlassablement. Dentelle d'écume sur les lèvres. Un espace qui irradiait d'une chaleur moite et odorante. La maison avait ouvert portes et fenêtres et le vent passait au travers comme si elle n'existait pas. Aucun nuage ne s'arrêtait, des ballons libérés de leur corde, ballons bleus, l'azur, la mer. J'aurais voulu du sable rouge pour distraire le ciel, les yeux et la mélancolie. J'aurais voulu de la passion pour déranger la dune, hanter ma chambre. Des désirs d'éternité pour une vague qui se brisait le cou. J'aurais tant voulu retenir le ballon et être le vent dans tes cheveux.

<p>Denis-Martin Chabot</p> <p><i>Le journal intime de</i> Dominique Blondin</p>  <p>Les Éditions de L'Interdit</p>	<p>DENIS-MARTIN CHABOT PUBLIE À L'INTERDIT UN ROMAN D'AVENTURES ÉROTIQUES LGBT ILLUSTRÉ PAR YVON GOULET.</p> <p>denismartinchabot.com leseditionsdelinterdit.com</p>
---	--

Que je vous raconte. C'est l'histoire de quelqu'un. L'histoire d'un homme. D'un inconnu donc. Il avait été un enfant, un jeune homme, puis plus rien. Que du silence, plus tard. À renaître. À refaire entièrement. Un homme sans âme, c'est lui, depuis qu'il l'avait abandonnée à Paris, vers seize ans, en raison de la disparition de sa mère, une nuit, la mort l'assassinant sans gêne et, dans l'instant même du cri, fauchant son cœur et tout ce qui s'y trouvait.

Encore, je vous raconte. Y a-t-il eu à vivre à son retour ? Il ne sait pas. Il n'a plus su avec le savoir définitif. Bien des années plus tard, il lui manque quoi ? Son âme. *Errante.* Et l'enfant crie, l'homme si jeune. Et voici ce qu'il fait : il retourne à Paris, pour la retrouver, la ramener à la maison. Il ne peut plus continuer seul, effrayé, sans elle, l'artiste raté.

Il y est, c'est cet homme, cet inconnu, boulevard Henri IV, à Paris, qui marche, qui se rend quelque part, un nuage derrière, la Seine devant, à l'Arsenal, assister à un récital de poésie, Hélène Dorion à l'affiche. Il ne sait rien d'elle, ni du miracle, du livre, du titre du livre qu'elle va présenter, ô coïncidence, de *l'histoire annoncée*. Il y est, c'est lui, le chercheur d'âme, l'œil ouvert, il entre dans la salle.

Allez, je vous raconte au plus près. Nous y sommes. Des chaises, un public. Au centre : une grande table, des fauteuils rouges, un intervieweur, attentif, et une femme, tailleur noir, cheveux courts, une femme poète, tout son être présent, oui. La femme, elle se tient debout, allure digne, un livre à la main, et les poèmes s'élèvent déjà,

touchent les routes dans la pièce, horizons et origines. Elle va nous le présenter, nous en dire le titre, elle attend. Une voix va monter d'elle tantôt qu'on va tous entendre. *Tous !* Tiens, il y a Rainer Maria Rilke qui prend place, venu pour l'événement. Il sourit, puis baisse les yeux, songeur. C'est lui. Il est puisqu'il *a été*. Et Virginia Woolf maintenant qui se rapproche d'elle, du fin fond de la salle, en un désir d'une telle beauté, et de vague en vague, pour l'entendre bientôt, *elle, la femme poète*, son visage porté haut, pour l'écouter, d'aussi près, *elle, la femme de cœur, Hélène Dorion*.

Tous, nous sommes là. Et l'eau, l'air, la terre, le feu, en images, qui ornent les murs d'infimes détails. Et la mer, le sable et le vent. Le visible, l'invisible, le temps. Et dans l'assistance : les philosophes, leurs siècles sur étagères, et les dieux nécessaires. Tous à être heureux. Tel Sisyphe. D'un sommet à droite, sur l'île, ou à gauche, le soleil autour, chic, lumineux.

Encore, nous sommes là, l'attente achevée, Hélène Dorion s'adresse à nous, au public, elle présente son livre, des dizaines de gens se taisent dans l'enceinte, tout ce bruit, je ne suis plus seul, je suis ici – mon âme partout, et si près –, elle va en dire le titre, sa voix m'étreint, au sortir d'une ombre, éclairante, elle l'a choisi pour moi, sans fatigue, et pour tous, elle va le dire, en ce lieu à ravir, lié au poème, à une quête essentielle, personnelle, elle le dit, elle regarde son public, le voit, son beau visage : une espérance, et elle le dit enfin, en fait l'annonce, une promesse, elle dit: « *Le titre du livre dont je vais vous lire ce soir quelques passages est : L'Âme rentre à la maison¹.* »

¹ *L'Âme rentre à la maison*, Paris, Éditions de la Différence, 2010.

HÉLÈNE DORION

ON VOUDRAIT

les tempêtes derrière soi les courants puissants
qui arrachent les amarres
ici maintenant
et toujours on voudrait
les remous incertains comme des ombres
qui vont et viennent

on voudrait revenir
après la réparation des choses
et du cœur demander où l'on est
où l'on va se tenir au bord de la falaise
alors que nous rejoint la réponse
comme une main dans la nuit

on voudrait la rose et la pluie la pierre
et le vent qui lèchent les regrets

on voudrait le tout de cette vie
dans la bouche et les veines
joyeuses comme un puits

comme le fil de l'histoire qui soulève les épaules
relâche soudain le fardeau du temps
par la fenêtre laisse sortir l'étrangère
que tu fus pour toi-même

on voudrait voir un visage dans la glace
du souvenir écouter les mots
la saison qui décline et avec elle les ombres
du passé s'étirent

pour connaître la lumière
le paysage glisse
dans la spirale de nos pas

et bientôt touchera
la nuit sans autre bagage
que le jardin abandonné
embrasera plus loin que le feu
plus loin que la cendre la déchirure du silence

au bout de l'illusion tu pétris les heures
du recommencement

ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER

MONTRÉAL SOUS LA MER

Le sol est droit trop
droit je colle
au mur comme une statue
le métro s'éteint
et la fuite de la foule
chavire
je suis dans
l'eau avec les autres

le monstre de métal et de brume
vivante respire
dans un scaphandre l'air
vient à manquer l'air
griffonne sur les gens
qui s'assoient
finalement qui s'assoient

finalement qui
s'assoient

brèche de répit
sur la carcasse rouillée
du blasphème répété
de la fuite

Je n'arrive pas à ramer plus
longtemps le circuit redémarre

FRANÇOISE BELU

ATTENTAT

Ils ont aveuglé la mort
et ils lui ont dit va

c'était bien inutile
la mort va toujours
elle n'a pas le droit de s'arrêter
c'est son supplice dans l'éternité

mais là
avec ses yeux crevés
elle a été obligée d'aller où ils voulaient
sinon même elle
qui en a vu d'autres
la mort
elle n'aurait pas pu tuer
n'importe qui n'importe comment
des femmes des enfants

elle n'aurait pas pu
les déchiqueter
comme elle l'a fait.

GISLAINE ROGUET

QUAND LE BONHEUR...

Quand le bonheur est torturé
que deviennent les histoires
qui ne voient pas le jour
les romances d'un soir
ou de toute une vie.

Quand les hiers noircis de morts
faute d'être perdus
jettent une lance au temps
qui se moque et s'en fout
ne daignant l'attraper.

Quand les je t'aime sont écorchés
leur vie gicle et se vide
comme s'assèche un étang
en toute indifférence
devant les projecteurs.

Alors qu'il suffirait d'un rien
pour que s'éclaire le jour
le voir enfin sourire
dans un éclat ouvert
et puis aimer la vie.

Quand la confiance est trahison
que les traîtres se cachent
derrière leur bon droit
que leur intransigeance
claque comme le fouet.

Quand l'injustice révolte et tue
que court le désespoir
au cœur de la misère
de mansarde à prison
honteuse la douleur fuit.

Quand l'inégalité fait loi
que tant ferment les yeux
juste pour ne rien faire
pas vu pas de remords
rien pour troubler la fête.

Alors que peu serait beaucoup
dans les lieux d'indigence
qu'ils soient loin ou tout près
il faut une main tendue
ouverte et amicale.

Quand le bonheur est sacrifié
sur l'autel du dédain
ronflant et débordant
qui accule et immole
l'amour perdu d'avance.

Quand l'écume amère du poison
affluée par l'opprobre
s'approche un peu trop près
jusqu'à faire remonter
la peur, les pleurs du cœur.

Alors que pas grand-chose serait
déjà presque trop
gratifié d'un rictus
en guise de sourire.
Alors que pas grand-chose
ferait la différence.
Alors que pas grand-chose
(serait enfin quelque chose.)
serait déjà un grand pas.

CLAUDE DROUIN

NOS MOTS ORIPEAUX

à la chaîne des matins blêmes
s'attache l'incertain
des promesses nécessaires

et dans des lagunes insondables
sombrent des caprices utiles

se dresse alors comme futur
le voile des entrées interdites

pendant que
tu démaquilles tes yeux
avec des larmes
je branche mon cœur
sur la couverture électrique

à la lune tangente fane d'indécence
le bouquet de cils de nos mots oripeaux

nous sommes à la rupture
comme le froid est à janvier

sur les oreillers couverts de nos sueurs
un film muet défile au générique

de chaque côté du temps éperdu
les heures découpent l'avant et l'après

fin
peut-être

ATTENTE D'UNE VOIE

au haut des marches de gris
la galerie où s'exposent les nuages

dans les champs
se froissent des nappes de froid
étendues coulées fixes
mortes sous les rafales

la terre s'est massée en elle-même
dortoir des labours
sous les pas brusques

les épinettes mi-lumière mi-chute

l'ombre à ras d'automne
barbe terne d'un visage blême

azur pâle vent plat globe d'air
la Terre est un style

la neige broie le vent
attente d'une voie

des arbres comme échelles
le sous-bois coffre des heures lentes
fixations des pentes blanches
creuses

l'air par apnées
poitrine pleine du paysage acquis

par la maîtrise du pays
séparer l'oxygène des poisons

marais de cristaux
la perte une extase triste

ROLAND PROVENCHER

AU LOIN

Je suis à la recherche d'idées neuves
de sons, de mots, de poèmes

Sur mon épaule mon baluchon

J'écoute ce que disent mes muscles
L'avenir prend des couleurs de marée haute
et le beau temps protège ma lampe

Alors que les heures passent trop vite
la houle avance entasse les souvenirs

C'est agréable de marcher dans le sable chaud
pieds nus dans un pays de souvenirs
fait de vent et de vagues

J'encerle à pleins bras le grand chêne de la vie
je jouis à pleins poumons de la santé du cœur

Jour après jour, je m'abreuve aux sources d'avenir
et quand la vie devient trop triste
je me perds dans ton corps d'aventures
à la recherche d'un dernier sourire

Au contre-jour d'hier, le chant monte de terre
Le passé glisse entre les doigts
La lune est blanche sertie de rêves

Tout en dentelles, les matins s'éveillent
le soleil glisse entre les rideaux

Les rivières sauvages n'ont pas de mémoire
La terre boit le noir
Tout devient silence

Je cherche la lumière
au contre-jour d'hier

FRANCE BONNEAU

MALADRESSE

J'ai maladresse
À mourir debout
Et si l'horloge se taisait
Se muait en serpent in ?
J'écrirais comme Guérette
La prose remplie de pitance
D'hommes libres
D'invectives et de souhaits
J'aurais une plume parfaite
Un tuba entre les mains
Je ne sais que des chansons
D'amour, de bonheur et de misère
J'ai maladresse
J'ai malhabile à mourir debout
Devrais-je quitter le crépuscule de cette maison
Voltiger comme l'oiseau des mers
Mesurer l'écume océane ?
Il pleuvra des octobres
Il neigera des cormorans ?
Seuls le savent les cœurs des tendres
Vivant aux grands vents des dehors ?
J'ai mal - adresse
J'ai mal - habile
À mourir demain
Je ne meurs jamais
Un poing levé dans le désordre
Un poing sur la ligne des jours
Je n'ai encore aujourd'hui pas de
Fin.

DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE

QUESTIONS DE BOTANIQUE

La mauve négligée par une nature injuste
offre-t-elle le même nectar
que la rose adulée, l'iris ou l'ancolie ?



Qui a-t-il dans le boisé ?
Une infidélité assumée
ou un mensonge improvisé ?



L'alpiniste défie-t-il les hauteurs
pour s'éloigner du sol
jonché de misère ?



Le voisin déroule son gazon.
Laisse-t-il pour superflu
les relations intimes ?



DS

Après la thématique LGBT du numéro 87 (été 2013), l'HUMOUR du numéro 88 (hiver 2014), voici : la CUISINE.

« [...] lorsqu'il n'y aura plus de cuisine
dans le monde, il n'y aura plus de lettres,
d'intelligence de relations liantes.
Il n'y aura plus d'unité sociale. »

Maurice Carême

Le thème n'avait pas été développé dans l'appel de textes, laissant aux seize auteurs toute liberté d'interprétation. Ils ont livré des haïku, des tanka, de la poésie, de la prose poétique, des micronouvelles et une nouvelle.

C'est la force des mots, créer des images. L'auteur livre sa nourriture et invite le lecteur à la table de son imaginaire, mais peut-être ce dernier est-il plus enclin, ce jour-là, à dresser sa propre table avec les mets offerts...

Le dossier précédent avait-il laissé son arôme d'humour ? Plusieurs textes flirtent ici avec la comédie de tous genres. On peut voir un petit quelque chose de chaplinesque dans le haïku de Diane Descôteaux et, dans celui de Diane Landry, un clin d'œil à la populaire série *Les Soprano*. Il y a un érotisme qui interpelle une gamme de sourires dans les proses poétiques de Patrick Coppens et Danielle Shelton, et le conte pour adultes de Thérèse Tousignant-Patenaude. La micronouvelle de Caroline Rivest est un ballon de fête qui se dégonfle. La poésie brève de Claude Gaudreau évoque, quant à elle, *La Grande Bouffe*, alors que la celle de Leslie Piché et les micronouvelles de Ginette Beauséjour et Hélène Perras font grincer des dents en même temps que rire jaune. Le tanka de Jovette Bernier explore le quotidien à la manière d'une bédé ou mieux, d'un roman graphique, tandis qu'un manga servirait bien l'image culinaire toute simple de Danielle Delorme et le fait divers esthétique de Michel Tessier. Enfin, aux extrêmes de ce continuum d'émotion, la tendre nostalgie – à gauche, côté cœur – est exprimée par la poète japonisante Janick Belleau, et les espoirs déçus – à droite –, sont mis en scène par Monique Pagé.



jardin potager
cueillir tomates et fines herbes
recette à la main

DANIELE DELORME¹



forêt brûlée
manger une pomme verte
les mains noires

MICHEL TESSIER¹



hum... sur l'autoroute
soudaine odeur de poireaux –
si fort que ça goûte !

DIANE DESCÔTEAUX



deux muscles morts
cicatrisés au barbecue
en tic-tac-toe

DIANE LANDRY

Épiphanie –
ôtant aux fèves *edamame*
leur cosse
sourire aux lèvres, grand-mère
cause de ses hommes

JANICK BELLEAU



Printemps fleuri
dans le logis de son père
ça sent le bouilli
l'odeur des grands jours
ma lointaine enfance

JANICK BELLEAU



ma pomme
sur le plancher du métro
à l'heure de pointe
tombée de mon sac
elle roule, perdue

JOVETTE BERNIER

CLAUDE GAUDREAU

L'INERTIE CONTRAINT L'ACTION – *extrait*

café sirupeux
foie empâté
et autres joies



une bouchée de vie
aigre et douce
comme un kéfir

RAWARREN
PHOTOGRAPHIES D'ART
PORTRAITS SINGULIERS

photo@rawarren.ca
www.rawarren.ca
514.647.9873

PUBLICITÉ

PATRICK COPPENS

PENSÉES PENSIVES V – *extrait*

Les tableaux aiment qu'on parle fort à la fin d'un repas entre amis. La fumée des cigares donne une touche impressionniste. Ils en profitent pour changer de position sur les murs. Ils veulent tous être près des fenêtres pour regarder le paysage.



Au désert où les tapis fleurissent, le sable t'en met plein la vue.

De la dune qui bouge à la Lune qui tremble, six heures de marche, avant le thé. D'où vient la menthe ?



L'instant s'occupe d'éternité et surtout ne pas laisser retomber le soufflé au fromage.



Ils ont mûri les petits fruits rouges de plaisir, sous la robe du silence.



La sentimentalité est la crème Chantilly du gros gâteau – plus ou moins indigeste – de la vie.

LESLIE PICHÉ

FAIRE LA BOMBE

À l'heure où
l'on évide
farcit parfume
le pain la viande
les fromages et le poisson
que l'on mange et remange

je me laisse distraire

de l'heure grise
où d'autres cherchent
en vain
la macreuse
dans le maigre bouillon

« Rien à foutre !
Verse le vin ! »

je me laisse distraire

alors que
pour chaque dent creuse
un crève-la-faim
se ronge les ongles

alors que le fouet
sert à battre
qui les œufs
qui le dos

« Rien à foutre !
Outremangeons ! »

je me laisse distraire

mourir obèse
ou la peau sur les os
junkie
toujours en manque
affamé affaibli

« Entonnons ! Entonnons ! »

d'une bombe culinaire
voilà les artifices.

metro
PLUS

MARCHÉ DÉPATIE INC.

**Claude Dépatie &
Michel Dépatie**
Propriétaires

1100 Boul. L'Avenir, Laval (Québec) H7N 6L2
Tél.: (450) 687-8233 • Fax: (450) 687-2523

La première nuit, Alex a ouvert mon réfrigérateur. Il a paru peu satisfait. A pris du fromage tout de même. Puis il a aperçu les pots de noix et de graines, et a dit : « Tu as de quoi manger. »

Alex est végétarien. Comme le célèbre thaumaturge Apollonius de Tyane qui se vantait d'être végétarien et de ne prendre que la quantité d'aliments strictement nécessaire à l'entretien de la vie.

« Je ne suis pas un célèbre végétarien. Et je mange plus que nécessaire », a dit Alex. J'ai répliqué : « Tu es un végétarien thaumaturge inconnu, mais je ne t'ai pas vu manger plus que nécessaire. » Il a dit : « Je ne sais pas ce que c'est, un thaumaturge. » Je lui ai expliqué que c'est un faiseur de miracles. Un magicien. « Tu es un magicien ! » Lui se demande s'il n'est pas plutôt un charlatan. Comme mon Apollonius.

J'ai déclamé pour Alex des vers de Verlaine : « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches. Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous. »

Il a souri. J'ai peint ces mots du poète au plafond de la cuisine. En souvenir de ce sourire. En terre de Sienne, jaune d'œuf, sanguine et feuille d'or. Sur fond de patine.

Alex dit qu'un jour, il va me faire une soupe à la citrouille. Il dit aussi qu'il mange du poisson. À l'occasion. S'il venait une cinquième nuit, je lui en cuisinerais, à mon gars de la construction. Je lui dirais que c'est du poisson-scie et du requin-marteau. Mais il ne me croirait pas.

Dans mon salon, j'ai un tableau ancien, anonyme, représentant un chevalier ailé. Alex l'a longuement regardé. Je lui ai montré un poisson au pied de l'ange. Il

a dit : « Je rêve souvent à des poissons. » Moi : « Manger un poisson en rêve est un bon signe. »

Mais Alex ne mange pas de poisson dans ses rêves. Il les regarde nager à la surface. En couple. Puis disparaître dans les eaux profondes. Je lui ai expliqué que le poisson est un symbole de l'élément Eau. Un attribut de la Déesse de l'amour, associé à la fécondité, à la renaissance. Il a répété : « À la renaissance... » Puis, a fait « Hum ! »

Mon amie Loli a une lithographie. Tout en sépia. Dans un vieux cadre doré. Une femme à la chevelure longue et abondante, couronnée de lys, tient un poisson à deux mains. À l'horizontale. À la hauteur de son cou. On voit son cœur sous le poisson. Au centre de sa poitrine.

L'âme de cette femme est dans ses cheveux dénoués. Sa virginité, dans la couronne de lys. Cheveux et lys symbolisent ensemble une âme pure. Mais le lys est aussi fécondité, comme le poisson. Le cœur, centre de la vie. Et le cou, communication de l'âme et du corps. C'est en lui que circule l'énergie génératrice. Loli se demande si l'artiste sait tout ça.

Alex n'a pas vu cette lithographie. Il n'a pas vu Loli non plus.

Les cheveux de Loli sont courts. Elle ne porte jamais de couronne de lys. Ni d'ailleurs de chapeau. Elle n'aime pas le poisson. N'a pas d'enfant. Mais elle dit qu'un jour, elle aura un chien.

Loli a un beau cou. Un port de tête remarquable. Un cœur.

Loli mange beaucoup de fromage. Du fromage de chèvre exclusivement. Et elle en mange encore plus lorsqu'elle n'est pas amoureuse. Parce qu'il secrète dans son cerveau de la phényléthylamine. Et qu'il en secrète davantage que le chocolat. Et presque autant que l'amour...

Loli n'a pas vraiment le choix. Elle déteste le chocolat. Et elle n'est pas amoureuse en permanence. « Hélas ! » dit-elle. « Elle n'est pas comme toi » en conclut Alex, qui me connaît depuis longtemps.

Un matin, j'avais rencontré Boris Vian. Et l'air avait dégagé une odeur de framboises et les nuages, de coriandre.

Le même matin, j'avais rencontré Alex. Et les cheminées avaient dégagé une odeur de menthe poivrée.

Le ramoneur me l'avait recommandé. Pour gril-lager mes cheminées. Dans mon jardin, il a senti la menthe et m'a demandé une infusion. Il ne s'en souvient pas. Ne veut pas le croire. Nous avons bu ensemble. Sur fond de primavera. La première saison de Vivaldi. Nos yeux s'étaient rencontrés. J'avais commencé à l'aimer. Et aucun oiseau n'était plus tombé dans les cendres.

*Ce livre mangeable a été dégusté
à la Bibliothèque Philippe-Panneton, à Laval,
le 23 avril 2014, Journée mondiale du livre et du droit d'auteur.
La poète **Diane Landry** a offert, en première partie,
un récital sur le thème du Bestiaire.
L'activité a été produite par la Société littéraire de Laval,
en partenariat avec le Service de la vie communautaire,
de la culture et des communications de Ville de Laval.*

Le dossier du prochain
numéro de la revue
a pour thème Bestiaire –
soumettez vos textes :
sll@breves.qc.ca



Infographe
Danielle Shelton

PUBLICITÉ

DIANE LANDRY

CRÈME GLACÉE À L'AVOCAT

Pour commencer, sortir la sorbetière des boules à mites. Et inviter un ex qui vous en a fait baver.

Éplucher trois avocats mûrs. Si vous n'avez pas encore cassé d'œufs, il serait grand temps de le faire. La recette en exige quatre et si votre ex est toujours dans la cuisine, confiez-lui la tâche de zester une lime ou deux. Un ex malhabile se coupera vraisemblablement le bout des doigts, mais s'il s'agit d'un spécimen bourru et très mâle, il éruçtera un blasphème et continuera son sale boulot.

Au sortir du congélateur, le contenant sera extrêmement froid. N'Y APPLIQUEZ PAS LES LÈVRES !

Une fois la préparation versée (si je saute des étapes, vous me le dites), la sorbetière fera son travail de sorbetière branchée dans un vacarme assourdissant. Votre ex cherchera un prétexte pour quitter la cuisine. Il proposera de pousser une pointe jusqu'à la pharmacie. Profitez de son absence pour finaliser les détails de votre plan.

Quand votre ex reviendra, affamé à point, vous lui aurez laissé toute la vaisselle et la sorbetière bien collante sur le comptoir.

Laissez-le maintenant vous surprendre...

...en train de lécher, les yeux brillants et la langue verte, la dernière cuillerée de crème glacée à l'avocat.

La vengeance se mange froide, non ?

GINETTE BEAUSÉJOUR

PAS DE GÂTEAU !

Une jolie femme aux manières délicates se penche au-dessus de l'épaule de son père. Elle l'entoure de ses bras et lui parle à l'oreille :

- Papa, c'est moi, ta fille Sylvie. J'ai apporté un gâteau pour tes soixante-dix ans.

Le vieillard, aveuglé par le flash, se protège le visage de la main et crie d'une voix éraillée :

- Non, pas de photo et pas de gâteau ! Pas de souvenirs !

*Ce livre mangeable a été dégusté
à la Bibliothèque Marius-Barbeau, à Laval,
le 23 avril 2014, Journée mondiale du livre et du droit d'auteur.
Accompagné du guitariste Charles Alnave, **Yves Patrick Augustin**
a offert, en première partie, un récital de poèmes d'amour.
L'activité a été produite par la Société littéraire de Laval,
en partenariat avec le Service de la vie communautaire,
de la culture et des communications de Ville de Laval.*



La Société littéraire de Laval vous offre une pause-collation en entreprise : un délicieux livre mangeable poétique qui remplit le ventre, l'esprit et le cœur. Une expérience rafraîchissante, non didactique et propre à susciter la reconnaissance du personnel ou à impressionner un client. Livraison par un poète et, en prime, un mini-récital de beaux textes.



Infographe
Danielle Shelton

PUBLICITÉ

HÉLÈNE PERRAS

BON ANNIVERSAIRE !

Colombe rentre chez elle. Un message l'attend. Mario s'annonce après le travail. Il est cinq heures. Ravie, elle se rue en cuisine puis dresse la table, les couverts bien vis-à-vis pour parler d'amour. Six heures. Elle anticipe les pas pressés de son amant dans l'escalier. Elle se met belle. Six heures trente. Elle court à la fenêtre où apparaîtra la carrure de Mario.

Viens ! orage magnétique, ouragan fougueux !

Mario tarde. Les genoux sciés, Colombe se détourne de la fenêtre. Elle compose son numéro, pas de réponse... Ne pas téléphoner chez sa femme, quand même ! Elle met tout au réchaud. Sept heures et demie.

C'est mon anniversaire, non ? Arrive, homme des bois, ou tu ne me reverras pas.

Neuf heures, Colombe enfile deux *rhum and coke* et jette le repas.

Quelques jours plus tard, Mario se pointe sans façon. Tornade éclair, taureau furieux, il la jette sur le lit, la prend :

Hé ! Beauté ! j'ai cinquante ans aujourd'hui, c'est ma fête !

THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUDE

QUELLE SALADE !

Au cinéma, pareille histoire aurait été classée navet et son réalisateur aurait reçu des tomates. L'aventure est rapportée dans une feuille de chou locale.

Mademoiselle Clémentine était aubergine. Elle travaillait pour des cacahuètes à coller des prunes aux automobilistes qui refusaient de se trouver assez concombres pour nourrir les parcomètres. Cette Clémentine avait la prunelle taquine, la pommette rosée et la bouche framboise. Ses loisirs se résumaient à l'entretien d'un potager.

De son côté, monsieur Poirier, un avocat cultivé, ne manquait pas d'oseille. Très élégant, son complet kaki et sa cravate à pois orange s'agençaient avec ses cheveux carotte et faisaient oublier ses oreilles en chou-fleur. *Grosse légume* en son genre et d'un charme un peu vieillot, il portait chapeau melon et canne à pommeau d'or.

On était au temps des cerises. Son jardin secret momentanément désert, monsieur Poirier crut qu'il était mûr pour une liaison. Il entreprit de chanter la pomme à dame Clémentine. Des plans germaient dans sa tête : il la traiterait aux petits oignons, l'inviterait à son verger, l'emmènerait à la pêche...

Clémentine le fit poireauter quelque temps. En son for intérieur, elle pensait : quel cornichon ! quel citron ! Et lui, bonne poire, continuait ses boniments. Quand il lui avait offert des billets pour *La Cerisaie* de Tchekov, elle s'était pourtant radoucie. Elle commençait à prendre plaisir à se faire appeler « ma petite patate sucrée, mon gentil kiwi, ma belle mirabelle ».

L'aubergine finit par céder à l'avocat. Mais Maître Poirier avait un cœur d'artichaut. Il avait l'habitude de jeter ses choux gras. La demoiselle conquise, il la planta là. Oh là là ! Elle voulut s'éclater la citrouille, se rata.

La voilà devenue légume. Complètement légume.

CAROLINE RIVEST

COPULUS LUBRICUM

Dans l'idée de mettre du piquant dans notre intimité, nous avons placé une annonce : « Couple début trentaine cherche jeune homme 18-24, belle apparence, pour rencontres occasionnelles. Aide financière si désirée. » Une photo de moi, la pause coquine, le visage caché par notre pseudonyme, rendait la proposition aguichante. En attendant les réponses, nous nous sommes bien amusés à consulter les profils d'éphèbes au ventre musclé. Curieusement, notre messagerie visuelle ne s'est emplie que de propositions d'hommes d'âge mûr, ou carrément moches. La quête s'avérait vaine.

Puis il y a eu un courriel de ce garçon au visage sérieux. Nous l'avons contacté. Il semblait hésitant, mais curieux, et au lieu d'une rencontre dans une boîte de nuit, comme nous le souhaitions, il a prudemment suggéré de nous retrouver dans un café. Nous avons demandé de fixer un rendez-vous et juré que nous y serions.

Le lendemain, impatients, nous nous sommes jetés sur notre ordinateur. Il nous proposait de l'attendre dans un Tim Hortons du centre-ville. Nous avons imaginé le tête-à-tête : les chaises fixées à même le sol sous des néons industriels, le mauvais café, les habitués lisant le *Journal de Montréal*. Dépités, nous nous sommes regardés, forcés d'admettre qu'un resto de beignes était venu à bout de notre excitation lubrique.

MONIQUE PAGÉ

LES GIFLES

Ma mère s'est giflée. Une claque, deux, trois... en hurlant : « Regardez ce que vous me faites. » C'était un samedi après-midi pluvieux, un temps où la phrase habituelle, « Allez jouer dehors », ne pouvait être administrée. Armé de deux pistolets, mon frère jouait au shérif. Ma sœur et moi étions ses hors-la-loi. Cris d'enfants inconscients.

En 1963, nous habitons un village de deux mille âmes. J'y promenais mes onze ans entre la maison, l'école et l'église. Tous mes parcours traversaient le parc municipal, un espace gazonné divisé par des allées de gravier sur lequel les semelles crissaient agréablement. Il y avait beaucoup d'arbres, un joli kiosque à musique et une petite fontaine d'eau potable, mon oasis. À l'ouest, l'église dédiée à la vierge Marie bordait une large rue. À l'est, le couvent des sœurs était aussi l'école des filles. Côté sud, le collège des frères hébergeait l'école des garçons et la bibliothèque. J'adorais m'y rendre. Entre les deux étagères réservées aux enfants, je pénétrais des forêts enchantées, suivais des lutins, rencontrais des princesses. J'enfermais chaque histoire dans une bulle imaginaire, que je rapportais à la maison, à dix minutes de marche. Ce village perdu, disait ma mère, n'était rien de plus que son tombeau.

Maman était devenue orpheline de père à dix ans. Après plusieurs saisons d'un veuvage misérable, ma grand-mère avait été embauchée comme bonne au presbytère de Rouyn. Le curé s'était alors chargé de l'avenir des six enfants. Fille aînée et vaillante élève, ma mère avait été la seule à recevoir une instruction débouchant sur l'espoir. Elle m'avait montré un de ses cahiers : calligraphie harmonieuse, aucune faute, aucune tache. Elle était devenue infirmière et son embauche à l'hôpital de la Miséricorde de Montréal lui avait fait découvrir une nouvelle vie. Elle visitait la ville en tramway. Visage radieux et sourire de gamine, elle nous racontait ses

sorties au théâtre ou au concert. Elle appréciait tout autant le calme et la solitude. Elle lisait tard dans la nuit. De cette époque, il lui restait un recueil de poésie autographié par l'auteur. Maman avait été heureuse.

Chez nous, la routine régnait. Lundi, lavage et spaghetti. Mardi, repassage et pâté chinois. Mercredi, les carottes et les navets accompagnaient la viande hachée, salée, poivrée, et la salle de bains était nettoyée. Jeudi, couture, reprisage et chop suey. S'y mêlaient les restants de la veille, avec du céleri et des fèves germées. Vendredi, journée « maigre et jeûne », enfin la variété ! Le menu alternait entre l'omelette, les *fish sticks* et les galettes de sarrasin à la mélasse. Les restes réapparaissaient dans la fricassée du samedi midi. Le samedi soir, à tour de rôle, nous passions par le bain : pas trop d'eau chaude, ça coûte cher. Les filles ensemble en premier, mon frère ensuite. Puis mon père, son quatrième enfant, soupirait-elle.

Notre mère travaillait sans relâche pour nous. En semaine, elle vérifiait les devoirs et les leçons : une séance avant le souper et une autre avant la demi-heure de télévision, récompense conditionnelle à une leçon correctement récitée. Suivaient la prière et l'examen de conscience quotidiens. À la fin du mois, je devais être la première de la classe. S'il m'arrivait de la décevoir, son jugement tombait, sans appel : « Tu ne t'es pas forcée. »

Mon père, benjamin de onze enfants, était un honnête travailleur. Chaque semaine, il remettait son salaire à sa femme qui le gérait méticuleusement. Le vendredi soir, il sortait pour jouer aux cartes avec des amis, dans une petite pièce à l'arrière du garage Shell. Il en revenait souvent malade et ma mère maugréait. Il disait avoir mal digéré le souper et régurgitait sa bière. J'étais son infirmière de service. Je prenais parti pour ce père aimant et drôle... contre elle. Je m'en accusais lors de la confession.

Quelques semaines avant les gifles, la fanfare avait circulé dans les rues, en direction du parc. Il faisait doux, les gens se pressaient à la suite de l'orchestre. Joyeuse, j'avais emboité le pas, en entraînant ma petite sœur.

Lorsque la musique s'était arrêtée, nous étions retournées à la maison. J'étais craintive : la routine avait été bousculée. En ouvrant la porte, ma mère avait hurlé : « Qu'as-tu pensé, inconsciente ? Emmener une enfant de six ans aussi loin. » Une assiette avait explosé sur mon dos.

Le jour où ma mère s'est giflée, ses yeux étrangers me l'ont révélé : maman était malheureuse avec nous.

**La jeune Lavalloise
TANYA BERNIER orchestre
un premier roman sur
l'irrévocabilité du cours
des évènements :
des virages inattendus,
de l'émotion palpable,
à l'image de la vie,
tout simplement.**

www.bouquinplus.com



PUBLICITÉ

CHOIX DE BRÈVES LITTÉRAIRES

Cette section est une sélection de textes non thématiques proposés à la revue par courriel. La sélection privilégie les membres de la Société littéraire de Laval.



IRIS
iris.ca

L'EXPÉRIENCE D'UNE
MEILLEURE VISION

1.800.474.7429

PUBLICITÉ

MONIQUE JOACHIM

VIVIENNE

Conversation poétisée avec une femme de la rue

– Si un oiseau se pose sur mon béret
au hasard de pas perdus
S'il reste sur mon galurin
tout au long de la route
Si de surcroît il se met à chanter
après être arrivé sur ma tête en pagaille
Si surtout je ne fais pour le chasser
ni cabrioles
ni ébouriffages
ni dodelinades du chef
ni épouvantails de mains
Crois-tu que cet oiseau m'appartienne ?

– Vivienne belle amie moi je pense que oui

– Si une lettre d'amour s'échappe
de la sacoche du facteur
Si par un vent complice
elle s'amène dans ma boîte à lettres
Si pour comble elle se réjouit
que la pluie ait effacé le nom du destinataire
Si surtout je ne la blesse
ni de curiosité
ni de ciseaux
ni de pleurs
ni de ma hâte d'être chérie
Crois-tu que cette lettre d'amour m'appartienne ?

– Vivienne belle amie moi je pense que oui

– Si une pensée de sage s’assoit
sur ma table de nuit
Si elle tient lieu à mes côtés
de lampe de chevet
Si qui plus est elle change à jamais
la trajectoire de ma vie
Si surtout en aucun temps sans elle je ne songe
ni à dormir
ni à rêver
ni à m’habiller du matin
ni à me dévêtir du soir
Crois-tu que cette pensée m’appartienne ?

– Vivienne belle amie moi je pense que oui

– Si la vigne de mon voisin s’abandonne
sur mon carré de trottoir
Si les bijoux de sa robe ne brillent
que de mon côté de verdure
Si d’excès elle m’offre sa splendeur
comme un fruit défendu
Si surtout par décence je ne tends vers elle
ni ma faim
ni ma soif
ni mon désir d’elle
ni mon cœur d’osier
Crois-tu que les fruits de la séductrice m’appartiennent ?

– Vivienne belle amie moi je pense que oui

- Si un berger s'éloigne volontairement
 de sa Provence aride
 S'il aboutit un bon jour exténué
 sur mes terres sans thym
 Si en outre il me fait cadeau d'un agneau
 en me suppliant de le garder
 Si surtout à son arrivée inopinée je ne lui refuse
 ni vin d'accueil
 ni veste de laine
 ni feu de cheminée
 ni gage de patrie
 Crois-tu que ce berger m'appartienne ?
- Vivienne belle amie moi je pense que les bergers
 n'appartiennent qu'à la montagne

- Si une larme s'échappe
 de l'œil de celui qui me frappe
 Si elle cogne comme fleuve
 au néant de ma fenêtre la plus noire
 Si d'ajout elle comble malgré le venin de son sel
 le désert de mon géranium
 Si surtout je ne ferme à son apparition
 ni la persienne du carreau
 ni la bougie de la cuisine
 ni les pans de ma joue
 ni le satin de ma main
 Crois-tu que cette larme m'appartienne ?

- Vivienne belle amie moi je te dis que non que non
 éloigne de toi à jamais la fourbe rivière

DANIELLE FORGET

UNE SOIF D'AILLEURS

Si je devais partir...
élire un refuge
à même la douceur du monde

sans doute que j'irais à Paris
ses allées vertes qui n'en finissent plus
touristes ou passants dociles
se déportent d'un monument
au prochain tournant de l'Histoire

peut-être opterais-je pour Madrid
un arrêt pour l'hommage à une fontaine
pieds dans l'eau
dentelles gothiques et surenchère,
des rondeurs qui susurrent l'orgie
elles chargent le coup d'œil
torride au carrefour des boulevards

non je choisirais les places publiques
Salvador Bahia ses atours
les voilà travesties en marchés

entends le pouls de la foule
frottements de coudes

objets clinquants
où émergent les têtes vendeuses
sourires engageants mains tendues
peu important les couleurs nationales
papayes et melons s'ouvrent à tous
samba au gré du vent
ah, s'il fallait partir...

mais s'il fallait rester...
j'aurais peine à trouver où me poser

...peut-être à la terrasse d'un café

LUCE PELLETIER

MOT DE CRISTAL

poésie au ventre repu
le corps terrestre envahi
l'histoire continue vers soi
un mot de cristal entre le bleu et le noir
un mot immense pareil à la fin
rose ciel bleu de noir
le vœu lancé au bleu bouteille ivre de vertige
le soleil la vie qui recommence
soleil qui descend encore une fois sur la mer
vertige du mot qui ne peut être contenu

MOT DE SOIE

je cherche sur tes lèvres
un mot dans le noir de tes rêves –
enveloppée de soie
plaisir sur ma peau
ce mot sur tes lèvres

*Voir les vidéos-poèmes 37 et 40 de Luce Pelletier :
www.youtube.com/user/unpseudopourcesiecle*

YVES PATRICK AUGUSTIN

Il parle la langue des anges
À la frontière du réel,
Il est l'énigme dans le chagrin
Et la trace de l'escargot
Qui argente les murs de l'enfance.
Il chante la neige et la mémoire du silence,
Il écrit l'avenir avec l'alphabet de l'espoir...

Il porte la splendeur du couchant
Dans son visage en partance.
Dans son regard, le soleil dessine les contours
De la nuit pour que nos pas se confondent,
Pour que nos mains se joignent dans une prière
Ou une caresse.

Il est l'étoile qui guide la ferveur
Des mages vers le miracle de l'amour,
Le berger de la nuit des légendes,
Le testament de l'aube qui vient jusqu'à nous
Par son rire de lumière,
Le poète.



MARIE CLARK
ateliers d'écriture

L'ÉCRITURE, PARCE QUE
LA VIE NE SUFFIT PAS.

450 538-3862 • info@marieclark.ca • www.marieclark.ca

LISE CHEVRIER

TRAVERSÉE DE L'EXIL

En danger de partager ton histoire
tu prenais soin de contenir ton odeur
de rendre tes regards furtifs
de sceller tes lèvres sans couleurs

Ton argent cousu dans tes vêtements
les fils qui menaient à toi coupés
tes gestes ne s'envolant plus
tu ne jetais de lumière à personne

Le bruit insoutenable de tes pas
retournait à la haine ses ravages
pour que ta douleur conjurée à mains nues
déchiffre un peu de l'incompréhensible

Tout ce qui t'était inhumain tu le marchais
pour donner du courage à ton corps
et faire surgir vivants devant tes yeux
ceux qui n'avaient pu que rester

CÉLINE LANDRY

TINTIN À ZANZIBAR

Je me prépare à partir pour l'Afrique noire et décide de relire *Tintin au Congo*. D'aucuns diront qu'il existe des documents plus appropriés ; n'empêche, cette bédé de mon enfance me lance un curieux appel. Me voici donc en safari dans les bibliothèques de Montréal.

L'Afrique, continent immense qui pourrait contenir les États-Unis, l'Europe, la Chine et le Mexique. Pas de vols directs entre l'Amérique et l'Afrique subsaharienne : le voyage est long, ponctué d'arrêts, d'attentes et de rebondissements.

Les imprévus commencent tôt... à l'aéroport P.-E.-Trudeau ! Je me faisais une joie de prendre le prestigieux Airbus A-380 pour Paris, mais l'A-380 ne se présente pas sur le tarmac de Dorval ! Plus de cinq cents passagers inquiets et impatients doivent être replacés sur différents vols pour l'Europe, avec les conséquences que l'on imagine pour les correspondances et les bagages. Je volerai donc vers Zanzibar sur KLM via Amsterdam dans un bon vieux Boeing.

*Entre ciel et terre
le vrombissement du 747
couvre les ronflements*

Un bref arrêt à Kilimandjaro, puis j'atterris à Dar Es-Salaam, en Tanzanie plutôt qu'à Stone Town. Il est minuit, tout est fermé. Grâce à l'incurie d'Air France, je passe ma première nuit en Afrique orientale dans le sous-sol de l'aéroport de Dar Es-Salaam à côté de la « wrapping luggages machine » sur un banc en treillis de fer, plutôt qu'à l'envoûtant Dhaw Palace de Zanzibar dans un superbe lit à baldaquin.

Au lendemain de cette nuit tronquée et hallucinante, saut de puce dans l'île de Zanzibar où un Masai m'accueille pour une semaine de farniente. Je côtoie des gens fort sympathiques qui me parlent de leur « Big Five » : la vache, la chèvre, la poule, l'âne et le chien... Ils ont le sens de l'humour les Zanzibarites (et non Zanzibites).

*À dix-sept heures
au village le chant du coq
décalage horaire*

*Allant vers le soleil levant
dans les embruns au matin
trente vaches seules*

Sur la plage près de ma hutte en « dur », une cabane au toit de chaume attire mon attention ; un type y habite seul et ne parle à personne ; il a une large cicatrice sur la tête et marche avec difficulté... Peut-être un mercenaire du Katanga à la retraite. Je l'aborde, il parle français et est Belge. Peut-être est-il un Tintin vieillissant qui vient, incognito, se chauffer au soleil africain et se tremper dans les eaux accueillantes de l'océan Indien, à quelques heures de son cher Congo... Il se promène un carnet à la main et prend des notes. Écrit-il des haïku ou un reportage « freelance » ?

*Sur une poutre
du parasol de chaume
un lézard fluo bouge
seul être articulé
autour de la piscine*

Après une semaine à me familiariser avec un anglais très exotique et à baragouiner le swahili, je pars pour un safari en Ouganda où m'attend l'autre « Big Five », le vrai : le lion, l'éléphant, le buffle, le léopard et le rhinocéros.

Pour rejoindre la capitale, trois vols intérieurs... avec deux compagnies différentes. J'ai des réservations avec CheapOair, oui ! CheapOair, réservations faites sur Internet ! Risée de mes amis avant de partir, je suis évidemment un peu méfiante...

Quel soulagement d'arriver à l'aéroport d'Entebbe à l'heure prévue, avec armes et bagages ! Et quel plaisir d'apercevoir, à la sortie de l'aéroport, le crâne chauve de mon neveu qui dépasse des têtes ougandaises comme coprin chevelu émergeant de la nuit !

Alors, dorénavant, volons CheapOair, oui ! CheapOair.



CAMP LITTÉRAIRE
de Baie-Comeau

CAMP HAÏKU
CINÉMA SUR AUTEUR
ÉDITIONS TIRE-VEILLE.
LECTURES VAGABONDES
RENCONTRES D'ÉCRIVAINS
VOYAGE SUR LES TRACES DE... ET +

<http://camplitterairedebaiecomeau.org>

HUBERT SAINT-GERMAIN

LES CLOCHES DU HAMEAU

En revenant dans ma garçonnière du boulevard Cartier avec deux gros sacs d'épicerie dans les bras – le genre « voyage de paresseux » –, j'ai perdu pied sur une plaque de glace tapie sous la mince couche de neige qui donnait aux choses l'aspect moelleux d'un édredon de coton blanc où il fait bon dormir. Hypocrite douceur, poésie traîtresse : mon corps a épousé brutalement l'horizontale, conformément aux inflexibles lois de l'inertie et de la gravité. Dans le flash aveuglant d'une commotion cérébrale, j'ai senti la matière grise de ma boîte à idées tourner en eau de vaisselle sale et couler comme le contenu d'un évier qui tourbillonne sur lui-même et se vide en rotant, puis plus rien... le bruit blanc de l'inconscience...

Pendant que des curieux d'assister au spectacle involontaire dont j'étais à la fois le réalisateur, le producteur et l'interprète principal s'assemblaient autour de ma personne alitée sur la dure, j'entendais distinctement les paroles bien connues des amateurs de folklore : *Les cloches du hameau / chantent dans la campagne / le son du chalumeau / égaye la montagne... tra la la, tra la la, tra la la la la la la la laaaaa*. La musique émanait-elle des haut-parleurs extérieurs qui diffusaient des airs de Noël ? Je ne saurais être affirmatif, vu mon état. Il me semblait plutôt que des cloches carillonnaient dans ma tête, accrochées à des ailes d'anges voletant dans un décor de carte postale... sans doute parce que j'étais moi-même sonné, même si c'était moi qui sonnais : sonneur sonné (ma version personnelle de l'arroseur arrosé). Ce, jusqu'au retour du bruit blanc de l'inconscience....

Je me suis réveillé aux soins intensifs, sous la lumière criarde des néons, parmi les mille bruits confus d'un hôpital affairé qui frôlait l'hystérie collective. Je me suis assez vite aperçu que j'étais incapable de distinguer ma main droite de ma gauche, confondant le nord et le sud parmi d'autres sensations tout aussi jouissives – troublante expérience.

Si je raconte cette histoire, c'est parce que les infirmières qui courent partout n'ont pas le temps de me parler ou de m'écouter en ce moment et que le poteau de sérum qui me tient compagnie dans ma chambre d'hôpital est peu doué pour la conversation, encore moins pour les paroles de réconfort dont j'aurais pourtant grand besoin, peut-être même au moment où vous lisez ces lignes. Toujours est-il que bon ! ça manque singulièrement de distractions dans le coin et, s'il vous prenait l'idée de transformer la lecture de ce fait divers en conversation d'hiver, ce serait de votre part un beau geste, une action hautement méritoire. Alors n'hésitez pas à franchir ce pas... en prenant soin de regarder où vous mettez le pied, surtout s'il a neigé après une chute de verglas, parce que la ville rogne sur l'entretien des rues – dure époque ! Il serait tout de même dommage que vous éprouviez vous aussi la sensation d'avoir deux bras gauches et pas de bras droit. Ou qu'il vous prenne des envies de déambuler à l'envers en marchant sur les mains parce que le plafond aurait usurpé la place du plancher, avec l'inconvénient que vos fesses se trouveraient exposées au regard de tout un chacun, à cause – toujours – de cette satanée loi de la gravité. Imaginez tout cela au beau milieu d'un couloir d'hôpital inondé de lumière indiscreète ! Un éclopé suffit dans cette triste affaire, ne trouvez-vous pas ?



Place des aînés

Place des aînés de Laval est un lieu de rencontre visant l'épanouissement, l'engagement dans la communauté et le développement d'un fort sentiment d'appartenance des personnes de 50 ans et plus grâce à une programmation socioculturelle et sportive accessible et variée ainsi qu'à des activités répondant aux attentes des préretraités et retraités.

Venez nous rencontrer !

435, boulevard Curé-Labelle, Laval, QC
450 978-5555

www.placedesaines.org

JULIE DUGAL

LA RELÂCHE

Elle voulait que je prenne un bain chaud tous les soirs. J'avais acquiescé sans parvenir à chasser de mon esprit ma liste de choses à faire. Deux brassées de lavage, une pâle, à l'eau tiède, avec les vêtements des enfants, une autre, à l'eau froide, avec mes robes, mes pulls, mes pantalons et les chemises de Guillaume. Ordonner aux filles de se laver. De mettre leur pyjama. D'aller se coucher. Vider le lave-vaisselle. Le remplir. Les lunchs. Elle m'a posé une question. Je n'écoutais pas, j'ai seulement compris : « Vous ne croyez pas ? » J'ai hoché de la tête. La réponse a eu l'air de lui convenir. J'ai regardé ma montre. Le rendez-vous avait débordé de dix minutes. Merde !

Le satané bus de Pie-IX était encore en retard. Le 139, c'est mon ennemi juré. Le matin, je cours pour l'attraper et arriver à l'heure au boulot. Le soir, je cours pour être au service de garde avant les dix-huit heures fatidiques. Je cours tout le temps. Toujours couettée, le manteau plein de calcium et le foulard qui pendouille.

J'ai monté les marches deux par deux. C'est Marie-Ange qui m'a ouvert. Mes filles étaient déjà habillées, leur sac d'école sur le dos.

– Il est six heures deux. Faut que je te fasse signer le registre, j'ai pas le choix, ma belle. Va falloir que tu trouves un moyen. T'as pas une voisine qui peut venir les chercher ?

J'ai fait signe que non. Je suis restée la trappe fermée. J'ai pris les filles par la main, une de chaque côté, et on s'est mises en route pour la maison.

Guillaume est rentré vers neuf heures. Les filles dormaient. Une pile de linge mouillé attendait sur la table de la cuisine, prête à être étendue sur le séchoir. Je désossais un poulet. Je déteste ça, la peau grasse qui s'enfonce sous mes ongles cassés. Je me suis lavé les mains en repensant à ce que la docteure m'avait dit, plus tôt,

dans son bureau : « Vous vous négligez. Prenez le temps de vous occuper de vous. » Mes yeux fixés sur ses doigts manucurés s'étaient déplacés sur sa chevelure. Une espèce de chignon sans rien qui dépasse et qui a l'air de tenir sans épingles, ni même un fixatif. Comment est-ce possible ? Moi, j'ai trois rosettes. Mes cheveux, à mi-chemin entre les frisottis indisciplinés et le terne raplapla, sont voués à la rébellion.

Elle continuait à parler, mais je ne l'entendais pas vraiment. J'examinais son bureau, parfaitement rangé, et ses cadres. Des photos de ses enfants. Trois. TROIS enfants ! À la tenue impeccable. À la coiffure irréprochable. Je voyais mes filles, qui ont la plupart du temps un ou deux nœuds dissimulés dans leur queue de cheval, et trop souvent un orteil qui a fini par sortir d'une chaussette trouée. Je la zieutais et je trouvais que quelque chose clochait. J'ai fini par comprendre qu'elle devait être en psychanalyse depuis des années. En fait, elle doit être mariée à un psy. C'est ça ! elle a marié son psychanalyste !

J'ai bu une demi-bouteille de sauvignon avec Guillaume, pendant qu'on zappait devant la télé. Elle me dirait qu'un verre de vin tous les soirs n'aide pas à combattre l'anxiété. J'ai pensé au bain chaud. Je me suis plutôt resservi un autre verre et je me suis blottie contre Guillaume. Il a dit que les réunions au bureau allaient se calmer. Et qu'il pourrait peut-être avoir des jours de congé bientôt. Qu'il serait plus présent à la maison. J'ai répondu : « Tant mieux, parce que je suis nulle en math et Amélie veut de l'aide pour ses devoirs. »

La semaine de relâche approchait. L'école avait décidé de ne pas offrir de service de garde parce qu'apparemment, d'après le sondage, il y avait juste deux enfants qui en avaient besoin. Deux enfants ? Je suis peut-être nulle en math, mais j'ai fait le calcul. J'ai vite compris que les deux enfants, c'était Amélie et Cassandre. Comme si je ne courais pas assez comme ça. J'allais devoir les conduire à l'autre bout de la ville. Les lâcher louses dans une école où elles ne connaissent personne. Parce qu'elles sont les seules dont la maman et le papa ne

prennent pas de vacances durant la semaine de relâche. Les seules ? Mon œil ! Je suis peut-être nulle en math, mais ici, il y a eu manipulation des données de sondage ! Marie-Ange et sa gang voulaient, elles aussi, une petite semaine de vacances dorées au soleil ou sur les pentes de ski.

J'étais à nouveau dans son bureau. Je suis obligée d'y aller toutes les semaines depuis que j'ai piqué une crise devant le 139. Le chauffeur s'était pointé en retard de douze minutes et à son arrivée, le bus était tellement bondé que je n'avais pu monter à bord. Oui ! j'avais piqué une crise. Engueulé la petite madame entrée de justesse dans le bus alors que pour moi, il ne restait plus de place. Le bus était parti. J'étais tombée dans le banc de neige. Une ambulance m'avait transportée à l'hôpital, attachée sur une civière. Je ne disais rien. J'entendais mon cellulaire sonner sans arrêt. Je savais que c'était Marie-Ange qui m'appelait. Je savais qu'il était dix-huit heures deux. Puis dix-huit heures trois. Puis dix-huit heures quatre. Et je m'inquiétais pour mes filles, qui devaient suffoquer dans leurs salopettes et leurs manteaux, le foulard enroulé sur le visage.

J'ai remarqué un nouveau cadre sur son bureau. Elle était sur une pente de ski avec ses enfants et son mari. On voyait un chalet suisse en arrière-plan. Pas le genre clinquant, comme à Tremblant. Non ! plutôt le genre authentique, comme à Chamonix. Plutôt le genre de petite semaine de ski à dix mille dollars. Elle ne mettait surement pas ses enfants, ses trois chérubins en chemise Tommy Hilfiger, dans un service de garde quelconque pendant la semaine de relâche. Non ! elle les amenait dans le Sud. Mais pas à Cancun. Pas à Cayo Coco ou une autre destination qui sonne comme un mauvais drink rose trop sucré. Non ! au Club Med. Aux îles Turquoise. Là où il n'y a pas une horde de Québécois mal élevés sur la plage. En l'imaginant dans un maillot Anne Klein, je me suis dit : « C'est trop injuste ! Vite ! trouve quelque chose, montre de quoi tu es capable. » J'ai ouvert les valves. Pas à peu près. Un vrai show. En deux minutes, elle m'a ordonné un arrêt de travail de trois semaines, avec des antidépresseurs.

Je suis sortie du bureau. J'ai déchiré la prescription. Je n'ai pas perdu de temps. J'ai eu Guillaume sur mon cellulaire. Il a réussi sans trop de mal à négocier une semaine de vacances. Ensuite, j'ai surfé sur voyagea-rabais.com et je nous ai réservé un tout-inclus à Punta Cana. Quatre jours plus tard, on s'envolait, toute la famille, pour une semaine de relâche dans le Sud.

Sur la plage, il y avait quelques Québécois mal élevés. Qui sacraient, qui s'habillaient tout croche, qui portaient un maillot trop sexy qui ne les avantageait pas. Moi, je courais derrière mes filles, nos cheveux au vent, nos cheveux ébouriffés par le vent chaud, et les jambes dans la mer. Je m'enivrais de leurs éclats de rire retentissants. Là, nous étions libres. Là, nous respirions le bonheur.



Ma Doula
pour la vie

Accompagnement à la naissance
Cours prénataux personnalisés
Assistance postnatale

Marie Anne Arragon
Accompagnante à la naissance

514.816.9233
marieannedoula@gmail.com
madoula.com

Richard Drabley venait de prendre sa retraite. Durant les deux dernières années, il s'était entièrement dévoué à ses cégépiens. Professeur de philosophie, il s'était appliqué à scruter les méandres de l'essence humaine et avait pris un réel plaisir à partager avec de jeunes têtes les interrogations qui l'habitaient. L'été s'était épuisé sans heurts. Il avait roulé vers la Gaspésie qu'il n'avait vue jusque-là qu'en images, avait visité le parc Forillon, découvert une nature aussi sauvage que grandiose ; il avait respiré l'air marin et avait contemplé le rocher Percé, majestueuse masse dressée telle une épave pétrifiée. Sauf que le retour à la maison le plaçait devant une routine remplie de vides, dans lesquels s'engouffrait le souvenir de sa dulcinée perdue.

Sa femme s'était éteinte depuis exactement vingt-six mois et trois jours. Il se rappelait leurs heures de tendresse. Le dimanche matin, chacun leur tour, ils se lisaient des articles de leur journal préféré et prenaient un malin plaisir à se moquer de l'indignation affichée des hommes d'affaires véreux, feignant l'innocence, ou des politiciens soupçonnés d'une quelconque relation avec le monde interlope. Richard et Catherine, eux, connaissaient parfaitement la loyauté et l'honnêteté. Ils s'étaient toujours aimés, ne s'étaient jamais trompés malgré les tentations inévitables. Elle lui avait glissé à l'oreille avant de s'esquiver dans la nuit éternelle : « Profite de la vie, sois heureux ; ne reste pas veuf, mon amour ! »

Comment aurait-il pu la remplacer, elle qui lui avait donné tant de joies ? Mais le deuil avait accompli son œuvre à pas feutrés et désormais, la vie en solitaire lui pesait un peu plus chaque jour. Il entendait se tourner vers le plaisir de la lecture, de la réflexion et, par l'exercice physique, épuiser ses forces vitales, sa libido pour être tout à fait exact. Il rencontrait de jolies femmes au hasard de ses promenades matinales. Tous ces corps féminins s'accumulaient dans sa mémoire et repoussaient celui de son épouse, de plus en plus vaporeux.

Le désir, au lieu de s'atténuer, s'accroissait, et Richard se morfondait. Il se regardait parfois dans la glace et découvrait un homme flétri, aux cheveux grisonnants, au ventre arrondi malgré son hygiène de vie remarquable. Il s'arrêtait parfois pour se lancer, avec dédain : « Vieux satire ! » Il s'était acheté un chat, puis deux, pour lui tenir compagnie, avait décidé d'écrire un premier roman ; cela lui occuperait l'esprit. Il s'ennuyait quand même un peu trop souvent.

Il entreprit de se rendre utile et de s'engager dans des activités de bénévolat pour un organisme destiné à la protection de l'environnement. Il se montrait souriant et sympathique dans ses relations avec ses nouveaux amis écologistes, mais dans son cœur croissait l'ennui telle une tumeur maligne.

Un soir, alors qu'il revenait de son jardin où il avait taillé ses haies pour l'hiver, le téléphone sonna. On l'appelait peut-être pour qu'il participât à une manifestation contre la coupe d'arbres centenaires. Il répondit avec un sourire dans la voix, car l'air frais l'avait rasséréné. Il entendit une voix chaude et douce :

- Bonsoir, prof !
- Une de mes anciennes étudiantes, on dirait !
- Jasmine Bluteau, ça vous rappelle quelque chose ?

Richard cherchait un visage parmi tous ceux qu'il avait connus, mais rien ne ressortait très clairement. Il décida de s'amuser et de jouer la comédie. Il ne voulait pas passer pour un vieux croûton en voie de perdre la boule.

- Une très jolie fille si je ne m'abuse.
- Qui a embelli avec l'âge. Une brunette aux cheveux soyeux, ayant des seins rebondis, des jambes fermes et délicates.
- Je crains que vous ne vous soyez trompée de numéro de téléphone.
- Je parle bien à Richard Drabley, professeur de philosophie ?
- Oui.
- Je n'ai cessé de rêver à vous depuis que j'ai suivi votre cours au cégep et, aujourd'hui, je n'ai qu'un désir : vous rencontrer et jouir dans vos bras.
- Votre appel me désespère...

– Je vois, vous êtes marié et vous ne voulez pas trahir votre femme ?

– Non, je suis veuf.

– Alors, rien ne s'oppose à ce que vous me rendiez heureuse.

– J'ai vieilli.

– Je m'avoue gérontophile.

– Vous avez réponse à tout.

– Cessons de nous vouvoyer ! Où pouvons-nous nous rencontrer ?

Pendant un instant, Richard voulut raccrocher, mais il se ravisa. Pourquoi retourner à sa vie de pantoufflard quand l'aventure lui tendait les bras ?

Il donna rendez-vous à l'ardente lapine dans un hôtel du centre-ville. Il lui paya un verre au bar ; elle le couvrit de compliments. Pendant qu'elle lui parlait, il tentait de se rappeler cette mystérieuse amoureuse instantanée, mais un grand trou noir se déployait devant lui. Il valait mieux vivre au présent, saisir sa chance au bond et se délester de ce ridicule besoin de ressasser le passé.

Du moment qu'il en eut décidé ainsi, Richard sentit dans ses veines la verdeur de la jeunesse. Le désir s'épanouit dans ses membres ; son instinct de conquérant l'envahit. Soudain, il interrompit la discussion qui roulait sur d'éventuels voyages de rêve et invita sa belle agui-cheuse à le suivre dans une chambre qu'il louerait sur-le-champ. Fière de sa prestation de séductrice, Jasmine le suivit, prête à s'offrir. Richard oublia ses rhumatismes ; le démon du soir s'empara de lui. Il dévora un corps de femme sublime et se laissa glisser dans l'ivresse de la jouissance sans le moindre remords. Il redevenait homme. Et déjà, une seconde vie se dessinait par-delà l'extase. Les nouveaux amants partageaient avec bonheur le même lit, et Jasmine entendait bien montrer à Richard qu'elle l'aimait, qu'elle s'emploierait à le rendre heureux.

Lui, apaisé par le coût, commença cependant à craindre une erreur fatidique. Mais il chassa cette idée qui ombrageait son bien-être. Il s'endormit enfin auprès de Jasmine en humant le parfum délicat et floral qui se dégageait de sa peau suave. La nuit allait lui réserver quelques tourments. Catherine lui apparut en rêve. Il

courait, elle le regardait en souriant et vlan ! il percutait un arbre. Assommé, il voyait des étoiles tourner autour de sa tête meurtrie. Sa femme lui disait : « Relève-toi ! » et il s'exécutait. Il courait encore et, de nouveau, il heurtait un obstacle et la séquence recommençait ainsi sans cesse.

Au petit matin, Richard se réveilla avec un mal de tête carabiné. Il se massa les tempes ; bientôt, il se sentit mieux. Il se réjouit de la présence de Jasmine à ses côtés. La réalité lui sembla bien plus radieuse que le songe qui l'avait amoché. Il se demandait cependant si son cauchemar ne revêtait pas une signification. Il éprouvait peut-être de la culpabilité par rapport à sa défunte épouse et cela avait bousillé sa nuit.

Jasmine s'éveilla, l'embrassa tendrement et le laissa pour se consacrer à sa toilette. Elle allait, annonçait-elle, se mettre à son avantage pour mériter l'admiration de son Lancelot. Elle désirait ensuite discuter avec lui des modalités de leur future vie commune. Tout se déroulait très vite. De célibataire morose à homme comblé, la destinée de Richard avait chaviré si radicalement ; il en restait médusé.

Pendant que Jasmine se douchait, on frappa à la porte. Un garçon apportait le petit-déjeuner et le journal du jour étalés sur un plateau fixé à un support sur roulettes. Richard but une gorgée rafraîchissante de jus d'orange, puis il prit le journal. La manchette le saisit d'effroi : « Richard Drabley, professeur de philosophie au collège du Vieux-Montréal, a remporté avant-hier le gros lot de 49 millions de dollars de Loto sans frontières. Accueilli hier après-midi à la station de radio CBO, il a exprimé le vœu d'une vie incognito et tranquille à l'étranger. » « Mon homonyme, songea Richard, que j'ai déjà rencontré lors de colloques de philo, voilà celui que Jasmine croit avoir charmé. »

Richard s'habilla précipitamment, déposa le journal sur le lit pour que sa poursuivante vît bien la photo du gagnant de la fameuse loterie, et il quitta la chambre d'hôtel, déçu certes ; mais avec philosophie. La vie l'avait gratifié d'un bonheur aussi bref qu'insensé de démesure.

LA CLÉ

Assise sur un banc en face du fleuve, je taponne un mouchoir humide et j'écoute les vagues qui heurtent les roches. Leur vacarme m'apaise. Ça compense pour les horribles silences de Victor. Mon mari a toujours été si avare de paroles ! Cela m'a tuée lentement, à petites doses de rien : rien à dire, rien à partager, rien à faire ensemble. Seulement exister côte à côte, dans la même maison, les mêmes pièces, pendant vingt ans... Comment ai-je pu subir si longtemps ce lent et odieux supplice, enchaînée à cet être immobile ?

Ce matin, j'ai tenté une fois de plus d'obtenir quelque chose de lui.

- Chéri, si on allait au cinéma cet après-midi ?

Pas de réponse.

- As-tu lu l'article de Foglia dans *La Presse* ?

-

- Ton souper avec ta sœur s'est bien passé ?

- ...

Quelques sons à peine audibles... Puis une invite de la main à me taire. C'est là que j'ai chaviré dans le rien, moi aussi : plus rien à donner, plus rien à dire et surtout, plus rien à espérer de lui. Rien de rien.

J'ai regagné notre chambre et, sans me presser, je me suis préparée à faire le grand pas. « Où vas-tu comme ça ? » m'a-t-il demandé, quand il m'a aperçue dans le couloir, valise à la main. Un peu tard pour que sa langue se délie ! Sans répondre, je suis sortie de la maison, j'ai démarré la voiture et je suis partie.

J'ai roulé jusqu'à ce parc et maintenant, assise sur ce banc, je me demande où aller. Pas très loin, deux amies jacassent en partageant un gouter. Je n'ai pas d'amies. Victor, toujours Victor, rien que Victor.

Avant que j'aie le temps d'avoir une idée, Victor est là, devant moi. Il me tend sans un mot une photo. Je la prends et d'un geste sec, je la déchire.

Cet éclair de défi me serre la poitrine. Je devrais lui tourner le dos et m'enfuir. Au lieu de cela, je reste figée et je commets l'erreur de le regarder. Alors sa main enserme mon poignet. Mon bras résiste, puis ramollit. Je sais que je vais le suivre, docilement.

La photo de ma mère... C'est lui qui l'a trouvée morte d'une pneumonie, en hiver, sous le pont Jacques-Cartier. Depuis ce jour, il aime jouer avec la clé de ma prison : ma peur de finir comme elle.

Marcelle **B**isailon B.A.
révisseure de textes

450.663.4441
bisailonmarcelle@yahoo.fr

Je suis au téléphone. Un appareil payant du Faubourg Sainte-Catherine. Je ne parle à personne, j'écoute les messages que mes collègues ont déposés dans ma boîte vocale.

Entre deux messages, je jette un coup d'œil autour de moi, plutôt du côté du marchand de bagels. Soudain, un choc. Elle est là, plus près de moi qu'elle ne l'a jamais été jusqu'alors, cette femme qui me bouleverse chaque fois que je l'aperçois dans ce quartier où je travaille, dans ce quartier qu'elle habite.

Elle a trente ans, peut-être plus... Filiforme, elle promène son désordre intérieur circonscrit avec minutie, sa vie cristallisée en une peine précieuse polie avec un soin de fourmi. Été comme hiver, le même manteau bleu passé, le même bonnet de laine abritent son tourment.

Elle émeut. J'ai vu des demoiselles de Westmount secouées à la vue de sa pauvreté, à la vue de cette souffrance ambulante, à la vue de cette pudeur et de cette discrétion soumises à la lumière, à la vue de ce trésor qu'elles ne possèdent pas.

Comme toujours, mon ombre bleue est seule. Qui oserait lui adresser la parole ? Comme souvent, ses lèvres remuent. Prie-t-elle ? Je n'en sais rien, mais son attitude générale pourrait être pieuse. Sa raison est un sanctuaire à construire. La madone des trottoirs est revêtue du caractère sacré d'un cœur immolé.

Parfois, ses paupières battent à la façon d'une marionnette. Quand cela se produit, sa bouche s'ouvre et sa mâchoire inférieure exprime la contrariété. Elle n'aime pas ce qui la distrait de son casse-tête à résoudre. D'autres fois, elle tourne autour d'un arbre tout en scrutant le ciment du trottoir. Vaincue par l'amour, elle arpent sa blessure.

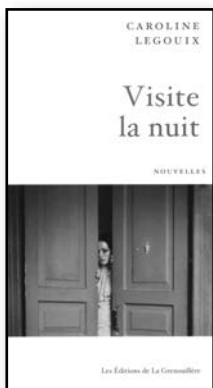
Une autre version a paru dans le recueil de nouvelles *Qui'en reste-t-il(s) ?* (recension p. 94).

Elle a bien quelques sous, il lui arrive de prendre un café. Elle boit avec décision, sans hâte, sans fausses manières, sans regard pour l'entourage. Je ne l'ai jamais vue mendier. Elle donne une impression de dignité, mais si contenue. Ce pourrait être aussi un grand orgueil transpercé à mort.

La voilà qui s'approche d'un comptoir, prête à commander. Elle sort des pièces d'une poche de son manteau bleu, et se rend compte que leur somme est insuffisante. Elle s'éloigne, l'air de ne pas comprendre, fouille encore. Rien.

Elle hésite, ne sachant que faire. Je suis pris de la même hésitation car je ne désire rien d'autre que lui offrir deux dollars. Je sais que c'est une indécatesse ; c'est pourquoi j'hésite. Je devrais peut-être acheter le café et le lui tendre ?

Je suis près de la sortie vers laquelle elle se dirige. Dans un élan, je lui demande si je peux me permettre... Elle comprend mon offre à l'instant, et alors que j'ai encore les paroles en bouche me dit, d'une jolie voix douce et ferme, grave et claire : « Non merci ! Have a nice day. »



Visite la nuit, de Caroline Legouix, fascine par l'originalité des thèmes, l'audace et la diversité des formes littéraires : nouvelles, théâtre, style épistolaire, poésie.

L'auteure a trouvé sa force dans l'art de manier l'intrigue insolite et la précision de son écriture à vif.

Le recueil, paru à la Grenouillère, est disponible en librairie.

L'auteure a un blogue : carolinelegouixecrivaine.blogspot.ca



Alfred Dallaire | MEMORIA

514 277 7778
memoria.ca

Rita et Jacques ont réglé leurs affaires personnelles et peuvent maintenant se consacrer à ce qu'ils aiment, la littérature.

Qu'en est-il pour vous ?

Ne laissez pas aux autres le soin de décider à votre place. Dans le cadre d'une bonne planification successorale, faire ses pré-arrangements chez **MEMORIA** c'est une décision sensée et réfléchie.

Rita et Jacques

PUBLICITÉ

INDEX DES RECENSIONS

Fin 2013, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval avaient publié des livres ou participé à des collectifs au cours des douze mois précédents. Plusieurs de ces ouvrages ont été présentés lors d'un lancement collectif qui a eu lieu à la Maison des arts de Laval, en décembre. Tous ont été annoncés sur le site Web de la SLL.

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs publications récentes à la direction, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre, et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro (suite des recensions parues dans le numéro 88). Les recensions de ce numéro ont été préparées par Françoise Belu (FB), Jean-Pierre Gaudreau (JPG), Diane Landry (DL), Hélène Perras (HP), Leslie Piché (LP) et Danielle Shelton (DS).

Allard, Francine. <i>Clinique Valrose</i> , t. 1 « Le rêve de Fabienne », La Semaine / saga romanesque	89
Acquelin, José. <i>Anarchie de la lumière</i> , les éditions du passage / prose poétique	85
Alain, Sonia. <i>Les Gardiens des portes</i> , t. 1 « Abbygaelle », t. 2 « Alicia », Ada / saga fantastique	90
Audet, Nicole. Dans <i>Mes contes de Noël</i> , Andara / conte	97
Augustin, Yves Patrick. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Augustin, Yves Patrick. Dans <i>Le passeur 32</i> , FQLL / poésie	101
Belleau, Janick. Dans <i>Revue du tanka francophone 21</i> / article, tanka	104
Belleau, Janick. Dans <i>Atlas Poetica 17</i> / article	104
Belleau, Janick. Dans <i>The Tanka Journal 44</i> / article, tanka	104
Belu, Françoise (cocommissaire). Dans <i>Territoire magnétique</i> , Panache art actuel / catalogue d'exposition	99
Belu, Françoise. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Belu, Françoise. Dans <i>Le passeur 32, 33</i> , FQLL / poésie	101
Berger, Maxianne. Dans <i>Le passeur 32</i> , FQLL / tanka	101
Berger, Maxianne. Dans <i>Revue du tanka francophone 21</i> / article, tanka	104
Berger, Maxianne. Dans <i>The Tanka Journal 44</i> / tanka	104
Berthiaume, Laurent. <i>Feuilles d'automne</i> , Le grand fleuve / micronouvelle	95
Bisaillon, Marcelle. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains franco- phones d'Amérique / poésie	100
Bonneau, France. Dans <i>Le passeur 32, 33</i> , FQLL / chanson, poésie	101

Bouchardy-Gauthier, Ariane. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / poésie	101
Brassard, Marie. <i>L'œuvre inachevée</i> , Véritas, 2014 / roman	91
Cardinal, Fernand. <i>Qu'en reste-il(s) ?</i> , Panthéon (Paris) / nouvelle	94
Chabot, Denis-Martin. <i>Accointances, Innocence, Pénitence, Dédicaces</i> , 2014 / roman (réédition)	88
Chabot, Denis-Martin. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Chevrier, Lise. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / poésie	101
Dandois-Paradis, Aimée (codirectrice). Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Descôteaux, Diane. <i>À deux pas de là / Two doors down, L'Interdit</i> / haïku	84
Descôteaux, Diane. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Descôteaux, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / haïku	101
Descôteaux, Diane. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / haïku	103
Des Rosiers, Joël. <i>Métaspora Essai sur les patries intimes</i> , Triptyque / essai	86
Drouin, Claude. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / micronouvelle	101
Drouin, Claude. Dans <i>Atlas Poetica</i> 17 / tanka	104
Drouin, Claude. Dans <i>The Tanka Journal</i> 44 / tanka	104
Duff, Micheline. <i>Coup sur coup</i> , tome 1 « Coup de foudre », Québec Amérique / saga	92
Forget, Danielle. <i>Zone anthropophage</i> , Le lézard amoureux / poésie	83
Gousse, Edgar. <i>Le pouvoir du sexe</i> , Cidhica / essai	87
Gousse, Edgar. <i>Ne dites pas à ma mère que je suis une salope</i> , Cidhica / roman (traduction du créole)	88
Gousse, Edgar. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Hudon, Danielle. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle, micronouvelle	101
Joachim, Monique. <i>L'hiver en pages</i> , Le grand fleuve / micronouvelle	95
Joachim, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / récit	101
Landry, Céline. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , Arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Landry, Céline. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / nouvelle	101
Landry, Céline. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 20, 21 / tanka	104
Landry, Céline. Dans <i>L'écho de l'étroit chemin</i> 10 / haïbun	105
Landry, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / micronouvelle	101
Lange, Nancy R. <i>Elle est un parc abandonné</i> , Écrits des Forges / poésie	82

Lavoie, Denise. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Le Blanc Le Pestipon, Aurélie. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Legouix, Caroline. Dans <i>Mœbius</i> 140 « Phobies » / nouvelle	98
Mathieu, Marie-Sœurette (dir. litt.). Dans <i>Vivre dans la région de Laval</i> , Centre communautaire Coumbite de Laval / récit	103
Maurice, Madeleine. <i>Il avait trente ans de plus que moi</i> , Éditions de la francophonie / autobiographie	93
Mercier, François. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , Arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Minguez, Francine. Dans <i>Voir & Percevoir</i> , L'espace contemporain / poésie	99
Minguez, Francine. Dans <i>Revue du tanka francophone</i> 20 / tanka	104
Pagé, Monique. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / poésie	101
Paquette, Louise. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / récit	101
Perras, Hélène. Dans <i>Vivre dans la région de Laval</i> , Centre communautaire Coumbite de Laval / récit biographique	103
Piché, Leslie. Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle, micronouvelle	101
Proulx, Jean-Luc. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / poésie	101
Provencher, Roland. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / tanka	101
Robert Dit Lafontaine, Diane. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / poésie	103
Roy, Réjean. Dans <i>C'est la fin du monde!</i> , L'arc-en-ciel littéraire / nouvelle	97
Roy, Réjean. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / prose poétique	103
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>Mots en liberté</i> , Écrivains francophones d'Amérique / poésie	100
Saint-Germain, Hubert. Dans <i>Le passeur</i> 33, FQLL / tanka	101
Shelton, Danielle (dir. litt.). Dans <i>Le passeur</i> 32, 33, FQLL / nouvelle	101
Thérien, Annick. <i>Bananaluna Le voyage de Banalou</i> , auto-édition / album jeunesse	96
Tousignant-Patenaude, Thérèse. Dans <i>Agenda Plumes & Pinceaux</i> / aphorisme	103
Warren, R. A. Dans <i>Le passeur</i> 32, FQLL / nouvelle	101



NANCY R. LANGE
Elle est un parc abandonné
 Écrits des Forges
 2014, 92 p.

DL

L'œuvre sculpturale de Jeane Fabb, en couverture, constitue en soi un préambule : une robe stylisée confectionnée d'un corset de broches rempli de cocottes de pin se dresse sur un tréteau de fortune en vieilles planches, comme un bûcher en pleine forêt. La condi-

tion féminine, une thématique chère à l'auteure, constitue la matière centrale du recueil, divisé en deux sections.

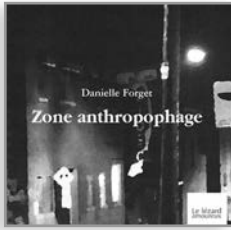
La nappe est mise // à la table de parole avec une première suite de poèmes brefs : « L'Île dit-elle »¹. La femme, à l'image d'une île aux rives desquelles déferle un monde, est posée dans la posture d'un être de résilience, d'une force viscérale, latente, par son appartenance à la matrice.

La deuxième partie porte le titre du recueil. Les textes de deux suites poétiques sont ici livrés en alternance, dans des typographies différentes. À la lecture, s'épanouissent deux vues d'un même univers. Sur les pages paires, le ton semble plus nuancé, plus réservé, plus doux. La femme s'y révèle dans la beauté de ses renoncements, obstinée, lovée dans l'attente, une main tendue vers le reste de l'humanité. Nancy R. Lange fait avec amour l'apologie d'une femme déterminée, capable, forte malgré les apparences. Par la simple évocation d'ongles grattant la terre pour en extirper des oignons, la poète peint avec sensibilité les contours d'un monde d'abnégation et de courage : *desquels naissent / les fleurs les pleurs / ne fait plus la différence / coins du tablier remontés / accueille en son creux / la manne boueuse.*

Les pages impaires adoptent un ton plus cru, plus affirmé, avec l'aigreur de la lucidité. L'exploitation sexuelle de la femme, le règne de la beauté artificielle, le « vide » programmé sont autant de thèmes abordés. L'auteure trouve les mots justes et vibrants pour déplorer les diktats du monde moderne : *apocalypse des sens / promotion tonitruante / coût perpétuel.* Elle rend compte de la difficulté d'émancipation des femmes, ensevelies sous le poids des mythes, des conventions, mais offre des pistes, suggérant entre autres d'explorer les vertus de la solitude : *couchée en soi / ombre collée à nos pieds / une réponse au vacarme // ménage ta solitude / construis-toi un espace / où aller seul.* La dernière strophe, une question ouverte, porte d'ailleurs tout le poids et l'intensité de la réflexion sur le devenir de l'humanité dans ses relations homme-femme : *alors contre sa tempe / tes lèvres ou ton poing / choisis.*

Ce recueil est d'une grande force d'évocation et la qualité de la poésie de Nancy R. Lange, par sa langue et ses images, est incontestable.

1 Un hommage à Louky Bersianik, initialement paru dans les revues *Action nationale* (recension Brèves 86) et *Art Le Sabord*.



DANIELLE FORGET
Zone anthropophage
Le lézard amoureux
2014, 52 p.

JPG

Ce quatrième recueil de Danielle Forget, qui a également publié deux romans et un essai, se situe dans la perspective d'écriture de ses livres de poésie précédents. L'errance urbaine s'exprime par des vers narratifs, selon la scansion constante de la marche et à travers une imagerie résolument nord-américaine : *entends la cassure du rythme / chevilles nerveuses / la foulée s'attèle au désordre des trajets* (p. 49).

Le titre singulier, *Zone anthropophage*, évoque bien le sujet et la substance de l'ouvrage. Le premier terme, « Zone », rappelle ce poème initial d'*Alcools* (1913) par Guillaume Apollinaire débutant par le célèbre vers *À la fin tu es las de ce monde ancien* ; l'œuvre du poète cubiste comportait de nombreux textes s'inscrivant dans une déambulation éclatée. À sa façon, l'auteure explore ici les différents secteurs de la *démésure citadine* (p. 9) jusqu'en ses quartiers misérables : *à peine quelques sorties de secours / peut-être la foulée des ruelles / en aparté* (p. 11). Dans la ville, elle multiplie les *enjambées* (p. 7), *toujours prête toujours bottes de randonnée* (p. 16) sur le *gras des pavés* (p. 21). Puis la métaphore fluviale pénètre la cité qui devient *ville à l'abordage* (p. 9), *plage urbaine* (p. 10) où le personnage de la narratrice, dans sa *maritime cavale* (p. 10), se transforme en *marin soulevé par la houle des épaules* (p. 15) et risque *ces chavirées humeur naufrage* (p. 29). Si la référence géographique reste ouverte et globalement continentale, la présence sculpturale de *Nelligan au fond du parc* (p. 29) et de *Jeanne Mance offerte aux intempéries* (p. 29) nous situe clairement (mais sans doute momentanément) en territoire montréalais. L'attitude de la promeneuse varie selon la nature de sa perception : *observatrice l'œil agrandi au jet de lumière* (p. 7), sensible aux *frottements de coudes à [son] flanc* (p. 8), inquiète de cette *ville tombeau ouvert* (p. 11), plongée dans son intériorité et ses souvenirs d'une *enfant main tendue* (p. 18), exaltée par la *ville mutante* (p. 53) et attentive à *celle qui narre* (p. 52) le poème nomade.

Le second vocable du titre, « anthropophage », est aussi insolite que significatif. Sous le signe emblématique et réitéré de l'épervier (*l'oiseau referme ses serres / lambeaux et cheveux sans tête*, p. 23), il y a entre la foule, le décor des capitaales et le piéton solitaire, une relation fusionnelle de dévoration. Comme si la mégapole avalait ses habitants et ses visiteurs tout en se laissant ingérer par eux. Cette proposition, dont voici quelques illustrations, parcourt l'ensemble du recueil : *j'ingurgite ce qu'il y a de douleur* (p. 31), *sous le boulevard vorace* (p. 32), *ces bouches nourries / d'un ailleurs carnassier* (p. 38), *que ta goulée sauvage //*

ville métamorphose (p. 46), je sonde tes bas-fonds / en démesure bipolaire / je m'y reconnais / gavée de tes profondeurs // à travers moi tu te fais / dévorante nature (p. 53).

Avec ce livre (illustré par les photographies pertinentes d'Étienne Faucher), Danielle Forget continue d'approfondir sa poétique de l'urbanité en nous offrant une œuvre intense et originale.



DIANE DESCÔTEAUX
À deux pas de là / Two doors down
L'Interdit
2014, 128 p.

DS

Diane Descôteaux publie enfin au Québec un recueil de haïku à sa manière unique : un héritage de la poésie classique, sa première passion en tant qu'écrivaine. La préfacière Micheline Beaudry dit de la poète marginale qu'elle « a créé une nouvelle signature dans la pratique du haïku, rimant le premier et le troisième vers ». Elle ajoute l'avoir vue persister « à contre-courant du mouvement de la francophonie d'adaptation du poème nippon » (p. 10). Le vent tourne pour la poète généralement mieux accueillie ailleurs qu'ici : au récent Camp haïku de Baie-Comeau, Christian Éric Faure, l'invité d'honneur français, cite en exemple les kigo (mots de saison) bien québécois de Diane Descôteaux. Il ajoute apprécier la musicalité créée par ses rimes.

Paru à L'Interdit, un éditeur récemment agréé qui avait commencé en littérature érotique – un genre avec lequel la poète est parfaitement à l'aise – ce nouvel ouvrage renferme un haïku sensuel qui semble échappé de son excellent duo paru au Cameroun : *La luciole attend la nuit pour briller* (Brèves 88).

toi, venu d'ailleurs
si beau, si noir, si sagace
et moi sans couleurs (p. 24)

Dans l'ensemble, *À deux pas de là* nous balade sans répit : voyages au bout du monde, en Gaspésie ou dans son quartier, pêche à la truite ou à l'oursin, observation des baleines, en avion, en auto, beau temps mauvais temps...

conduite hypnotique
des kilomètres durant
sous la pluie oblique (p. 55)

L'ouvrage est bilingue ; les traductions sont signées Maxianne Berger.



JOSÉ ACQUELIN
Anarchie de la lumière
les éditions du passage
2014, 75 p.

LP

Publié dans la collection cousue main des éditions du passage, José Acquelin s'y montre particulièrement méditatif. Inspiré par les ailes noires d'une libellule, devenues « porte-étendard quadruplement anarchiste » (p. 14), le poète reprend cet argumentaire existentiel en le réorganisant : l'anarchie de l'imprévisible, l'anarchie de la coïncidence, l'anarchie de la beauté et l'anarchie de la lumière, cette dernière donnant son titre à l'ouvrage (p. 14).

Après la « libellule anarchiste », voici la prose poétique du héron, qui pose trois énigmes « aux chardonnerets dont les corps sont plus jaunes que les tournesols qu'ils picorent à tire larigot », pour récolter à la fin le « fruit de l'ignorance [...] plein de sa vacuité hospitalière » (p. 23).

Plusieurs autres chapitres poursuivent la réflexion et multiplient les constats, interrogeant tous notre existence et la trop grande importance qu'on lui accorde. Par exemple, dans « Méditations d'un minoritaire silencieux », José Acquelin, dont « la nature a voulu [qu'il] soit là », écrit : « La seule nécessité de la vie m'apparaît dans la conscience éclore de ma mort, celle accouchant de la liberté de ma solitude [...] » (p. 28). Dans « Libertés collatérales », le poète ouvert « au vrai silence » qualifie le temps de « plus grand illusionniste qui soit » (p. 35, 37).

Notons que le chapitre « Versets de l'orphelinat du monde » avait paru dans la revue *Relations* 763 (mars 2013). Le thème de l'orphelinat est cher au poète qui a aussi publié chez l'éditeur d'art Le temps volé, le « Requiem » de *L'orphelinat du monde* (recension *Brèves* 87).

On le voit, le poète revisite encore une fois ses grands thèmes de prédilection : le temps, la beauté, la conscience, l'âme, la vie et la mort. Il y a, toujours présents en filigrane, les mots « des poètes, ces êtres omégas, à peu près les seuls à fournir des réponses imprévisibles face aux questions communes » (p. 43). Est-ce là le pourquoi de sa persistance dans la poursuite de l'expliqué ? Le poète atteint son but, certes ; mais mieux encore à la toute fin, avec « Stellarium » où son propos est pleinement libéré et parfaitement recentré, comme un état de conscience aigüe : « Toutes pensées penchant vers un "Chut !" général, les oiseaux font silence et j'entends l'inimaginable d'un vent immobile » (p. 75). Cela n'est pas sans rappeler *Retour*, dernier recueil d'Alphonse Piché paru en 1997 aux Écrits des Forges : quelque chose de nouvellement entendu, compris, accepté, presque révélé. Comme si les poètes passaient le relais de cette méditation, comme si ce temps était arrivé...



JOËL DES ROSIERS
Métaspora Essai sur les patries intimes
 Triptyque
 2014, 327 p.

FB

Les personnes qui ont eu la chance d'assister à une conférence de Joël Des Rosiers peuvent être assurées de retrouver dans *Métaspora Essai sur les patries intimes* la profondeur dans la réflexion et l'originalité dans l'expression qui les avaient alors charmées. En effet, ce livre est un recueil d'un certain nombre de conférences que l'auteur de *Théories caraïbes* a données autour du thème de la métaspora. Or, si le mot « diaspora » est bien connu de tous, il n'en est pas de même pour celui de « métaspora », néologisme forgé par l'auteur. C'est pourquoi Joël Des Rosiers consacre la première page de son essai à l'expliquer en remontant à l'étymologie. Le mot « métaspora » est composé de deux racines grecques : le nom « spora » qui a cinq significations dont la plus connue est celle de « dispersion » et le préfixe « méta » qui est surtout utilisé dans la formation de mots appartenant au vocabulaire scientifique pour indiquer l'autoréférence. Au fil des pages, le lecteur comprend de mieux en mieux ce qui a poussé l'auteur à créer ce mot. La diaspora qui évoque la condition de l'exilé qui a deux patries – sa terre natale et le pays qui l'accueille – semble à l'auteur une notion dépassée à l'heure de la mondialisation. Joël Des Rosiers propose même une autre approche de la nostalgie, non plus tournée vers le passé et le désir du retour au pays natal, mais paradoxalement vers l'avenir pour tous ces lieux dans lesquels les émigrés séjournèrent et où ils laisseront un peu de leur cœur, ces lieux qui les habiteront et feront partie de leurs patries intimes. Un des grands mérites du livre est aussi sa grande variété de style : parfois résolument abstrait comme dans le chapitre intitulé « Fabriques de la métaspora », dans lequel l'auteur s'appuie sur un grand nombre de citations documentées comme pour une thèse, parfois très vivant comme dans les chapitres où il évoque sa famille et son enfance. En effet, la culture de Joël Des Rosiers, quasiment encyclopédique, fait penser à celle des humanistes de la Renaissance. Il semble avoir fréquenté, comme si c'étaient des amis, tous les grands noms de la littérature européenne, mais ceux de la peinture, de la musique, du cinéma et de la photographie ne lui sont pas non plus étrangers. Cet essai convoque aussi bien Étienne-Jules Marey que la propre fille de l'auteur qui était déjà « à 12 ans une photographe ». L'auteur analyse sous l'angle de la métaspora l'œuvre d'écrivains haïtiens, tels que Franz Fanon, Georges Castera et Anthony Phelps, mais il reconnaît aussi dans le chapitre 15 intitulé « Questions pour Île en file » que l'influence qu'il a eue, « c'est d'abord celle de la parole paternelle ».

Assurément, Haïti est bien présente dans le livre avec les Duvalier, le vaudou et même les zombies, mais l'auteur, en tant que migrant, se voit d'abord comme un « capteur avancé du nomadisme immobile », dont le rôle est de rappeler aux êtres humains leur condition itinérante.



EDGAR GOUSSE
Le pouvoir du sexe
Cidhica, 2014, 178 p.

FB

La couverture du livre, sur laquelle on reconnaît les photographies de Dominique Strauss-Kahn et de Berlusconi, pourrait laisser croire qu'Edgar Gousse revisite les aventures érotiques de ces gens riches et célèbres qui constituent le sujet de prédilection des tabloïds. Mais, étant donné que les portraits d'Henri IV et de Mao Zedong y figurent aussi, le lecteur peut s'attendre à avoir un aperçu historique des rapports entre le sexe et le pouvoir. En effet, c'est à partir d'un certain nombre d'anecdotes, plus ou moins longuement narrées, qu'il sera amené à constater que les conséquences du désir sexuel, tant chez les hommes que chez les femmes, sont susceptibles de modifier le cours de l'histoire. Ainsi, dans l'antiquité romaine, le viol de la vertueuse Lucrèce par Tarquin le jeune a-t-il provoqué, par l'indignation qu'il a suscitée dans le peuple, l'abolition de la monarchie et la proclamation de la république. Quelques pages plus loin, il rencontrera une autre Lucrèce qui lui est peut-être plus familière, puisqu'elle est l'héroïne du drame de Victor Hugo, Lucrèce Borgia. Celle-ci est aussi débauchée qu'était chaste la femme qui portait le même nom au VI^e siècle av. J.-C. Elle aurait, en effet, participé aux orgies organisées par son frère César Borgia et son père le pape Alexandre VI. Toutefois, ces deux Lucrèce ont un point commun : elles sont très belles. La reproduction du tableau de Cranach donne une bonne idée de la beauté de la première et celle de la toile de Bartolomeo Veneto montre bien le charme vénéneux de la seconde. L'amour va parfois heureusement avec le sexe, mais il arrive aussi que la mort aille malheureusement avec l'amour. Ainsi, la dernière maîtresse de Mussolini, Clara Petacci, qui accompagnait le Duce dans sa fuite, a-t-elle été exécutée en même temps que lui. Marilyn Monroe, une « amoureuse notoire », a eu une mort tragique. La version officielle est que Norma Jeane Baker s'est suicidée, mais certains pensent que le sénateur Robert Kennedy, dont elle menaçait de salir la réputation, s'il l'abandonnait, l'a fait assassiner. Quant à la « princesse des cœurs », Lady Diana, elle n'a pas survécu à l'accident de voiture qui a coûté la vie également à son amant

Dodi al-Fayed. L'auteur analyse aussi l'impact du désir sexuel dans des événements récents qui ont laissé une marque historique. Ainsi l'aventure de Bill Clinton avec Monica Lewinsky a bouleversé l'Amérique puritaine et a failli mener à la destitution du président. Les détails les plus explicites de cette relation furent exposés dans les médias et la tache de sperme sur la robe bleue que portait la séduisante stagiaire de la Maison Blanche devint une pièce à conviction. Enfin, les États-Unis, furieux de voir leurs secrets d'État révélés par Julian Assange, un homme trop connu pour qu'on puisse le faire disparaître impunément, ont inventé un viol commis en Suède pour l'accuser et Edgar Gousse de conclure : « Le sexe réussissait ainsi à casser les ailes de WikiLeaks, là où l'autoritarisme des grandes puissances était susceptible d'échouer. »

ROMANS – TRADUCTION / RÉÉDITION



Le Cidhica a fait paraître la traduction française d'un roman en créole d'EDGAR GOUSSE.

DS

Kolangèt Madam Bwadòm, devenu *Ne dites pas à ma mère que je suis une salope*, avait été recensé par Yves Patrick Augustin dans *Brèves* 87, p. 108.

Ce récit satirique fait découvrir l'univers étouffant des bidonvilles, ce monde sans avenir criblé de joies dérisoires...



Après *Manigances* (recension *Brèves* 88), trois autres romans LGBT de DENIS-MARTIN CHABOT ont été réédités chez Dédicaces en 2014 : *Pénitence*, *Innocence* et *Accointances*.

DS

Les quatre titres, tous disponibles en version papier et numérique, constituent la suite *Histoires du Village* (recension *Brèves* 84).

Avec son talent de conteur, Denis-Martin Chabot nous fait graviter avec force réalisme dans le monde et la culture homosexuels. Dans leur quête d'amour, ses personnages n'ont cessé de vaciller entre leur besoin de vérité et la tentation du mensonge qui les attirent tout autant.



FRANCINE ALLARD
Clinique Valrose
 t. 1 « Le rêve de Fabienne »
 La Semaine
 2014, 269 p.

HP

Le tome 1 de la saga *Clinique Valrose* est une mise en scène réussie et crédible du monde médical québécois actuel. En vingt-cinq courts chapitres, Francine Allard raconte les événements reliés à la fondation, par de jeunes médecins, d'une clinique dans une petite ville de province et les nombreux faits qui se rattachent à l'exploitation d'un centre de santé de première ligne. Le premier chapitre présente habilement les personnages : camarades d'université bardés de diplômes attestant leur récente formation, ils désirent naturellement réussir à concilier vie professionnelle et code d'éthique, sans oublier la réussite de leur vie personnelle. Grâce à la docteure Fabienne Lanthier, solide et rationnelle, et à la bonne volonté des autres, les soucis d'organisation se règlent dans l'harmonie et la franche camaraderie au fur et à mesure qu'ils se présentent.

Les patients affluent, chacun apportant son lot de douleurs physiques et de difficultés morales. Certains cas demandent une approche plus humaine que scientifique. Ces nouveaux médecins se heurtent à des habitudes bien ancrées, à un vocabulaire symptomatique populaire (par exemple *ouvalom* pour vagin) et à la foi accordée aux soi-disant connaissances médicales trouvées dans les médias.

Ces jeunes médecins ne sont pas rodés dans la pratique, d'où deux accidents de parcours qui font réfléchir le groupe. Ils ne sont certes pas parfaits, mais ils sont humains, dévoués, compatissants et prêts à s'engager socialement.

Toutefois, on ne saurait réduire le roman au seul côté professionnel. Une dynamique de groupe entrecoupe chaque chapitre d'aventures personnelles : les problèmes conjugaux de Mathieu, le charmant D^r Caron, briseur de cœur de l'héroïne, la jolie et mystérieuse secrétaire... Pour Francine Allard, chaque incident, médical ou privé, devient l'occasion de soulever des réflexions critiques d'éthique ou de législation médicale. L'auteure pousse l'audace jusqu'à introduire dans son roman quelques actes de collusion entre professionnels de la santé.

Bref, *Clinique Valrose*, une œuvre sans mièvreries et intéressante, se lit d'un trait. Le caractère d'imprimerie clair et lisible, les marges des pages aérées et plusieurs expressions humoristiques contribuent au plaisir du lecteur. Impossible de résister aux descriptions de Francine Allard. En voici une, prise au hasard : « quatre appareils téléphoniques attendaient pour prendre la parole » (ch. 1). Quand l'humour est là, tout va !



SONIA ALAIN

Les Gardiens des portes

t. 1 « Abbygaelle » / t. 2 « Alicia »

Ada

2014, 359 p. et 438 p.



DS

Sonia Alain a commencé sa carrière d'auteure chez VLB avec *Le masque du gerfaut*, un roman historique dont l'intrigue se déroule au Moyen Âge, pour la poursuivre trois ans plus tard avec une saga en deux volumes : *L'amour au temps de la guerre de Cent Ans*, parue chez les Éditeurs réunis (recensions *Brèves* 86). Elle revient avec une autre saga, fantastique cette fois : *Les Gardiens des portes*. Son tout nouvel éditeur, Ada, offre le premier tome à un prix de lancement : 9,95 \$.

Les pouvoirs d'Abbygaelle sont endormis. Les Gardiens des portes auraient de beaucoup préféré attendre quelques années avant de lui dévoiler la vérité sur sa nature, mais Lucurius, un ange déchu corrompu par le mal – tel un

Darth Vader –, est sur sa trace, et sa vie est en danger.

« Pourquoi vous acharniez-vous sur moi ? Qu'ai-je donc de si spécial ? » lui demande-t-elle dans un croassement rauque. La réponse la glace de stupeur. « Tu es la clé qui ouvrira le passage de notre dimension et celle des démons. L'une des rares à voir le jour depuis mille ans. À travers toi, tout ce qu'il y a de plus vil dans l'Autre monde rejoindra nos rangs. Avec ces anges déchus, je pourrai enfin soumettre l'humanité. » (p. 251)

« Qu'est-ce qu'une légende ? » interroge la quatrième de couverture. Existe-t-il « une réalité parallèle » dont les phénomènes inexplicables sont en réalité des manifestations ? Le thème n'est pas nouveau, mais Sonia Alain le revisite d'une plume de plus en plus maîtrisée, notamment dans les scènes érotiques où le désir est troublant de vérité.

Le père d'Abby place sous la protection de Marcus, un homme aussi ténébreux que séduisant, qui en connaît long sur l'histoire du bas du fleuve Saint-Laurent (le lecteur obtient en prime une visite guidée des lieux touristiques où se déroule l'action). C'est que Marcus, à l'instar du Connor MacLeod du film *Highlander*, est immortel. Tout comme Abbygaelle, qui est tenue dans l'ignorance le plus longtemps possible grâce à un pouvoir que détient son clan : celui d'effacer les souvenirs. Mais la vérité doit être dévoilée et assumée : les jeunes gens sont destinés l'un à l'autre. Leurs pulsions sexuelles agissent comme des aimants incapables de se repousser.

Ces êtres immortels ont des âges divers. Par exemple, Adenora est enfermée dans le corps d'une adolescente typique.

Elle ne sera jamais femme et elle jalouse Abby. L'auteure a donné à ces êtres un don de métamorphose. « Des griffes surgirent au bout de ses doigts, ses oreilles s'allongèrent en pointe, sa mâchoire se prolongea en un museau, et des crocs acérés remplacèrent ses dents. » (p.335) Le moment de leur première transformation fixe l'âge de leur enveloppe humaine. Hélas ! Adenora s'est montrée trop impatiente.

Le tome suivant n'est pas à proprement parler une suite. Debouté, Lucurius s'éloigne pour aller tourmenter de plus belle une autre jeune femme au caractère bien trempé : Alicia. En Écosse, le voile qui sépare le monde des humains et celui des démons se serait fragilisé. Aura-t-il plus de chance là-bas ?



MARIE BRASSARD

L'œuvre inachevée

Véritas

2014, 282 p.

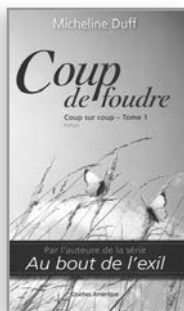
HP

Au début, tout est beau dans la vie de Claudie, infographiste de profession et célibataire convaincue. Remarquablement jolie et compétente, elle rencontre Antoine, beau garçon, héritier potentiel de l'entreprise familiale, mais artiste tiraillé entre le devoir familial et un appel irrésistible vers la création picturale. C'est le coup de foudre. La déclaration d'amour suit et bientôt la présentation aux parents se révèle un succès. Tout va trop bien, le destin, comme une fée Carabosse, veille aux malheurs du couple parfait. Et patatras ! L'amoureux disparaît dans les eaux turquoises de la mer des Caraïbes.

Cet épouvantable drame mène tout droit l'héroïne sur le chemin d'une incessante recherche : qu'est-il arrivé ? qui était Antoine ? qu'avait-il à voir avec une certaine secte secrète ? Refusant de croire à sa mort, elle se retrouve, hélas ! confrontée à l'épreuve d'un autre deuil cruel. Courageuse, intelligente et intuitive, Claudie retrouve un peu de bonheur grâce à son travail de diffusion de l'œuvre picturale inconnue du disparu.

Marie Brassard se révèle une écrivaine habile à sonder le cœur des hommes. Dans *L'œuvre inachevée*, elle scrute à la loupe les agissements de ses personnages et réussit à nous en expliquer les illusions, les motivations et les déchirements. Plus encore, l'histoire qu'elle raconte ne saurait être réduite à la description psychologique de l'héroïque Claudie, protagoniste de l'action, ni à celle des nombreuses personnes qui l'entourent. En fait, dans sa forme, l'œuvre est difficilement classable dans le genre populaire romanesque, puisqu'elle tient

à la fois du roman d'amour, du roman d'aventures et du roman policier. Bien plus, le roman – dont le titre est on ne peut plus approprié – est parsemé de séquences à valeur esthétique et devient, pour peu qu'on s'y arrête, un véritable plaidoyer pour la liberté d'expression dans la création artistique.



MICHELINE DUFF
Coup sur coup
t. 1 « Coup de foudre »
Québec Amérique
2014, 319 p.

HP

« Coup de foudre », le tome 1 de la nouvelle saga *Coup sur coup* de Micheline Duff, est une œuvre riche qui s'ajoute au palmarès d'une populaire écrivaine. Le roman est construit sur un entrelacs d'intrigues qui

flottent sous nos yeux, à la fois libres et retenues comme les jolis papillons blancs qui voltigent dans le texte¹.

Dans l'univers de l'héroïne écrivaine, il y a d'abord ses responsabilités de femme, sa passion pour la musique², sa quête d'amour et une volonté inassouvie d'écrire, exutoire à l'insatisfaction de son mariage; quatre fils conducteurs devenant matière première du récit.

Alors que s'amorce l'action, Marjolaine, gratifiée d'une bourse d'écriture, se prépare à partir en Suisse. Elle espère y achever le roman d'amours interdites sur lequel elle travaille déjà. C'est à ce moment qu'elle découvre un grave problème de délinquance chez son fils cadet. Déchirée par l'indifférence de son mari, Marjolaine, dépitée, s'envole vers l'Europe, espérant y trouver une heureuse diversion à la grisaille de sa vie.

En stage d'écriture dans un château privé, l'héroïne exulte, déborde de joie. Tout lui est occasion de beauté et de bonheur, autant dans la découverte du pays que dans la franche camaraderie des autres stagiaires. C'est alors qu'elle rencontre un célèbre et adorable musicien; ils s'aiment, c'est le coup de foudre. Entre l'allégresse de l'amour et la désolation du retour, les amants doivent faire des compromis.

Leurs déchirements bien sentis, leurs problèmes noués et dénoués, intelligemment expliqués, assortis parfois de clins d'œil, composent un récit captivant dans lequel plus d'une femme pourrait se reconnaître au passage des moments critiques de la vie.

¹ Motif semé çà et là dans le roman.

² À plusieurs endroits du texte, on est invité à écouter des œuvres musicales sur le site Web de Québec Amérique.



MADELEINE MAURICE
Il avait trente ans de plus que moi
 Éditions de la francophonie
 2013, 153 p.

HP

Le récit de Madeleine Maurice se veut autobiographique, allons-y voir. Buvons ce récit honnête, crédible, d'un seul trait, comme lorsqu'un verre d'eau étanche une grande soif.

Voilà une histoire vécue dans un village du Québec des années 1950. Suivons la vie d'une adolescente issue d'une famille nombreuse et pauvre par définition, mais famille de gens de cœur. Fidèle représentante des valeurs du temps, la jeune Madeleine comprend très vite qu'elle doit aider ses proches, peu importe la tâche.

À treize ans, grâce à sa tante religieuse hospitalière, elle occupe un petit emploi dans la salle des hommes de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Timide et effacée, elle s'enserme la taille dans un corset afin de ne pas dévoiler ses rondeurs dans un milieu d'hommes. Généreuse, l'adolescente offre aux siens presque tout son salaire. Puis, à 15 ans, elle entre comme aide médicale au service d'un médecin d'un village éloigné. Elle n'en continue pas moins de réserver à ses parents la moitié de son salaire de 25 \$ par semaine.

Le médecin, homme sérieux, autoritaire et bizarre se charge de compléter une formation paramédicale sommaire ; il voit aussi, progressivement – comme on le pense –, à l'initiation et au développement sexuels de la jeune fille (cf. le coq de la belle couverture). C'est là que l'histoire se corse.

De toute évidence, le médecin et son épouse ne s'entendent pas bien. La maisonnée se tait et se terre durant les crises inexplicables de mauvaise humeur du père. Alors que les années passent dans un malaise général étouffant, les amours interdites et clandestines deviennent des séances de cruauté mentale durant lesquelles un homme obsédé par la parapsychologie s'insinue au cœur même de la pauvre Madeleine. Elle ne sait ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle doit penser.

Les enfants mis en pension, la mère quitte le foyer. La jeune fille et son amant malade restent donc seuls. Pendant qu'il la tourmente, elle croit vivre un grand amour : le jeu de massacre s'éternise. Puis, vieilli prématurément, le médecin meurt.

C'est alors seulement que Madeleine se prend en mains et retourne aux études. Elle, dont la soif de connaissances semble intarissable, se trouve enfin, et découvre ce que peut être le bonheur.



FERNAND CARDINAL
Qu'en reste-t-il(s) ?
 Panthéon (Paris)
 2010, 112 p.

Un poète d'une autre époque a dit :
Les chants désespérés sont les chants les plus beaux. Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

HP

Aujourd'hui, le chagrin exprimé par Fernand Cardinal, comme une vrille au fond de l'âme, parle autrement, mais tout aussi douloureusement. C'est ce que nous découvrons dans *Qu'en reste-il (s) ?* Le premier choc se ressent à la lecture du titre : pourquoi mettre au pluriel ce pronom impersonnel et invariable ? Reconnaissons le droit strict de l'écrivain à modifier la langue et poursuivons notre lecture.

Le recueil se compose de nouvelles très brèves et de quelques poésies. Chaque pièce apparaît comme un morceau arraché du cœur d'un homme. D'une tristesse sans fond, l'œuvre est pourtant éclairée de fulgurantes images neuves. L'auteur possède un immense talent ; s'il maîtrise l'art de l'introspection ravageuse, il sait le conjuguer à celui de l'oxymore. Tout est contraste : *un sauvetage temporaire pour toujours* (p. 79) ; isotopie : *un instant d'autrefois pour linceul* (p. 80). De rupture en reprise, les images belles et renversantes font battre le cœur : *Vaincue par l'amour, elle arpente sa blessure* (p. 70).

Que l'amour soit gai ou hétéro, la présence de l'absent est une agonie. Fernand Cardinal écrit sa complainte d'amours du temps présent en renouvelant celle que chantait jadis Charles Trenet : *Que reste-t-il de nos amours ?* Finalement, si on aime, comme La Fontaine, *le sombre plaisir d'un cœur mélancolique*, la prose poétique de *Qu'en reste-il (s) ?* peut remuer des fibres secrètes.

PUBLICITÉ

Docum
bouquinplus.com

SERVICE D'IMPRESSION
 DE LIVRES À LA DEMANDE
 ET BIEN PLUS ENCORE...

ACCÈS À DES RESSOURCES TECHNIQUES DE RÉDACTION,
 CORRECTION ET MISE EN PAGE / CONVERSION EN EPUB /
 PRODUCTION DE VIDÉOS PROMOTIONNELLES / SÉANCES DE
 DÉDICACES DANS LES SALONS DU LIVRE / PROMOTION / VENTE...



LAURENT BERTHIAUME
Feuilles d'automne
et, tête-bêche,
MONIQUE JOACHIM
L'hiver en pages
Le grand fleuve
2014, 94 p. ch.



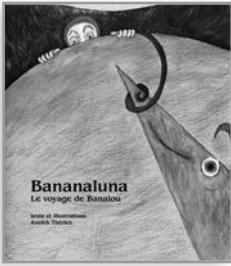
DS

Laurent Berthiaume et Monique Joachim avaient collaboré au collectif à six voix *Cent onze micronouvelles* (recension *Brèves* 77). Si lui est davantage humoristique et elle, plus poétique, leur sensibilité les rapproche. Ils ont eu le goût de poursuivre ensemble leur travail d'écriture de textes brefs, sans pour autant s'astreindre à une seule thématique. Cela fait, il leur fallait décider de la présentation : plutôt que de mêler ou faire alterner leurs textes dans un même recueil, ils ont choisi une présentation tête-bêche : chacun sa couverture et une complète autonomie d'organisation du contenu. Les avantages de cette formule ? Une affirmation originale de la démarche interactive de création, plus un moindre coût d'impression et prix d'achat. Laurent Berthiaume est aussi l'infographiste et l'éditeur des Éditions Le grand fleuve. Mis sous presse chez Bouquinplus, un imprimeur à la demande, chacune des deux parties du livre est disponible en version numérique autonome.

Lucide mais encore émerveillée par une enfance heureuse, Monique Joachim se déclare « au février de [s]es ans » en un hiver, « non pas de gel et de giboulées, mais de cristal où se mire la magnificence des paysages écoulés » (p. 13). Dans ce recueil, elle raconte « le rien de [s]es pèlerinages. Le rien des choses, cette indéfinissable force qui, si on la berce un peu, devient lumière, vêtue d'âme, leçon de poésie » (p. 13). Elle espère que cet acte de mise en pages de son hiver l'aide à « y comprendre quelque chose » (p. 14). Interpelée par « la beauté de partout » (p. 27), elle suspend ses tableaux « au salon de [s]a mémoire » (p. 19), mais « n'aime pas qu'on se mêle de ses peines » (p. 15).

Laurent Berthiaume, quant à lui « à l'automne de [s]a vie » (p. 13), se dépouille de son quotidien avec humour et philosophie. Il aime écrire bref, très bref. Dire en peu de mots qu'il aime se « retrouver sur la galerie après le déjeuner » (p. 17), converser avec un « petit nuage » (p. 24), « déambule[r] paresseusement au milieu de la création » (p. 41), arriver à faire rire « mémère » (p. 54) et nous aussi... Plusieurs micronouvelles et nanonouvelles de ce recueil ont paru dans *Brèves*.

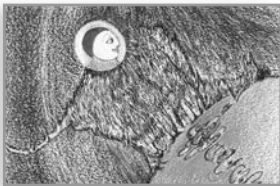
Livre imprimé par Bouquinplus



ANNICK THÉRIEN
Banalouna
Le voyage de Banalou
 autoédition
 2014, 36 p.

DS

Annick Thérien est à la fois auteure et illustratrice de cet album jeunesse paru en autoédition. Il s'agit d'un conte initiatique qui se déroule sur « une petite planète douce et tranquille. Enfin presque. Il y a bien le vilain nez fouineur qui vit un peu plus loin dans le champ de broussailles, mais il suffit de ne pas s'en approcher. Quant au roi des sables qui vit dans le désert, il suffit de ne pas l'écouter. » (p. 2) Les illustrations, aux crayons de couleur, et le texte, à la fois ludique et pédagogique, racontent une aventure dont l'enfant peut tirer une leçon de courage à sa mesure. Le pays imaginaire de Bananalouna est peuplé de bons et de méchants, et il faut apprendre à y grandir, en écoutant son papa et sa maman (le jeune Banalou a la chance d'avoir de bons parents). Il apprend à demeurer prudent et à ne faire confiance qu'aux êtres bienveillants (ici, la fée des fleurs de bananiers). À parier : votre enfant voudra du ketchup à la banane après avoir voyagé en imagination à Bananalouna !



*Banalou marche rapidement, comme le lui a suggéré sa maman,
 sans toutefois courir, comme le lui a recommandé son papa.*

*C'est facile dans cette partie du voyage,
 le joli pré fleuri est doux et frais et tendre
 pour de petits pieds comme les siens.
 C'est la portion du voyage que Banalou préfère.*

*La lune brille là-haut dans le ciel
 et une odeur subtile de fleurs de bananiers flotte légère,
 dans la transparence de l'air.*

*Banalou est heureux. Mais aussi un peu inquiet, il faut le dire.
 Il se sent bien loin de sa maison. De plus en plus loin.
 Il sait que, très bientôt, il devra traverser le long désert de Bananalouna.*

Alors, il siffle en marchant pour se faire croire qu'il n'est pas seul.

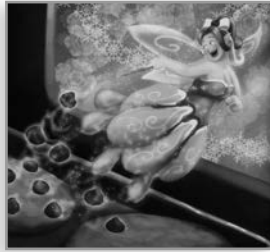
Et peut-être n'est-il pas seul... (p. 12-14)



NICOLE AUDET
 « La fée des biscuits »
 Dans *Mes contes de Noël*
 Andara
 2013, 96 p., p. 41-48

DS

Nicole Audet, médecin de famille, s'était lancée efficacement dans l'aventure de la littérature jeunesse avec une série d'albums où des enfants sont confrontés à diverses petites maladies infantiles (recension *Brèves* 87). La voilà éditrice d'un collectif de contes de Noël. Au total, une douzaine d'histoires écrites et illustrées au Québec, mais imprimées en Chine. En clôture de la fête de Noël 2013 de la Société littéraire de Laval, elle avait été invitée à lire sa charmante et véridique histoire de la fée des biscuits, illustrée par Mylène Villeneuve.



– *Comment les biscuits font-ils pour grossir ? Pourquoi ça sent si bon ? La maman d'Émile lui chuchote à l'oreille le secret des biscuits : – La belle fée des biscuits entre dans le four. Elle fait des pets de chocolat dans la pâte pour la faire gonfler. Les pets de fée sont les seuls à sentir bon.*



FRANÇOIS MERCIER
 « Pendant cinq jours »
CÉLINE LANDRY
 « Cette phrase d'Adrienne »
RÉJEAN ROY
 « Les enfants de la bombe »
 Dans *C'est la fin du monde !*
 L'Arc-en-ciel littéraire
 2014, 142 p., p. 53-59, 87-92, 129-137

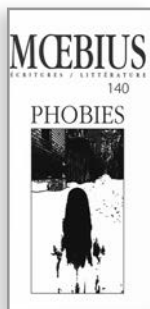
DS

L'arc-en-ciel littéraire, une maison d'édition LGBT, a fait paraître un collectif de nouvelles et récits sur le thème de la fin du monde, « afin de se moquer un peu de l'idiotie humaine et de notre hystérie collective » (p. 11).

François Mercier choisit le prétexte d'une nouvelle relation pour, en fait, en venir à son sujet principal : la mort de son père. « La fin du monde, ce n'est pas de mourir : c'est de mourir tout seul comme un chien sur un plancher de salle de bains » (p. 59). Comment son père a-t-il vécu ses derniers jours ? Une question qui hantera le narrateur à jamais.

Céline Landry enchaîne trois brefs récits. Une histoire d'agression et de curiosité malsaine, du voyeurisme en somme. « Une aventure pareille, ce n'est pas la fin du monde, mais c'est la fin d'un monde » (p. 87). Une autre agression, verbale celle-là, et teintée d'homophobie, avec comme point de départ deux petits chiens jappeurs et, en route, un juge allié. Enfin, une sortie du placard qui ne fait pas de vague : les parents « se doutaient ou savaient » (p. 91). « Chaque pas, si petit soit-il, fait avancer sur le chemin de la liberté, de la dignité et de la vérité ; et cela est irréversible » (p. 92).

Réjean Roy fait pour sa part un bref séjour chez une tante vivant dans une communauté survivaliste convaincue de l'éminence de la fin du monde et de leur élection divine en vue du repeuplement d'une planète paradisiaque. « Je ne vous suis d'aucune utilité », leur dit-il en s'enfuyant, « je n'aurai jamais d'enfants » (p. 138).



CAROLINE LEGOUIX

« Point de vue »

Dans *Mœbius* 140 « Phobies »

176 p., p. 89-95

Le numéro 140 de la revue *Mœbius* a pour thème les « phobies ». Piloté par Jean Lejeune, il regroupe des « récits et poèmes [qui] couvrent une vaste panoplie de dérèglements, tous fondés sur la peur ou l'obsession » (p. 10). Parmi les auteurs : Caroline Legoux, qui exploite la crainte de l'eau. Elle campe sa nouvelle dans un parcours d'aventure extrême d'hébertisme aérien, lors d'une sortie de loisir corporatif. Karine est à la traîne, « bloquée dans une descente en tyrolienne » (p. 89), au-dessus d'un lac. Sur l'autre rive, en contrebas, sa collègue Chloé, asthmatique, l'encourage et la rassure par l'intermédiaire d'un *walkie-talkie*. On lit ce que dit Chloé, tandis que les mots de Karine sont suggérés par des points de suspension qui, habilement, nous font comprendre que pour la jeune femme paralysée, s'ajoute à la peur de tomber celle de perdre l'estime de ses supérieurs et camarades, voire son emploi, qu'elle occupe depuis peu de temps. Tous les éléments d'un double drame sont en place avec une remarquable économie de moyens. Le dénouement est comment dire... sportif!

DS



Françoise Belu (cocommissaire)
Territoire magnétique – catalogue
Panache art actuel
2014, 40 p.

DS

L'exposition se transportera à la Maison de la culture Marie-Uguay, à Montréal, à l'automne 2014.

Françoise Belu s'adonne à l'art visuel, à la poésie et à l'écriture sur l'art. En août 2013, on la retrouve sur la Côte-Nord, cocommissaire d'une résidence d'artistes de Panache art actuel, prolongée par une exposition et un catalogue paru au second trimestre 2014 : *Territoire magnétique*. Ses photos poursuivent sa quête insatiable des « traces de la présence humaine dans l'environnement » (p. 9), ici un squat incendié. Elle en parle dans un texte introductif, puis publie cinq photographies « qui révèlent à la fois la désolation du site et la beauté des matières qui ont subi l'épreuve du feu » (p. 9). Elle marie à la dernière image un haïku de Thérèse Beaulieu, du groupe de haïkistes de Sept-Îles. Plus loin, son journal de bord et des photos témoignent d'une semaine dans la vie des sept artistes, dans le grand atelier de la 8^e Ile, au bord de la rivière Moisie. Par exemple, le dimanche, on se laisse dériver sur l'eau « à la façon d'un radeau humain [...] Le but est à la fois de renforcer la solidarité et de montrer le risque de dérive lié à des intérêts mercantiles » (p. 28). En somme, Françoise Belu documente le travail des artistes et le territoire. Celui-ci est à ce point imprégné de « magnétisme » (p. 29) que le dernier « brunch avec les pancakes surmontées d'une abondance de petits fruits ne parvient pas à dissiper [s]a mélancolie » à l'idée de le quitter. Du travail de la photographe d'art au cours de cette résidence, la commissaire Micheline Huard retient ceci : « Françoise Belu, dans toute son urbanité, s'est insinuée très discrètement dans ce territoire à la limite de la civilité. D'un regard presque indifférent à la grandeur, elle cherche le détail qui ramène en surface la présence humaine. Soucieuse de ne jamais se mettre en scène, de ne rien révéler de ses états d'âme, elle nous livre pourtant, et peut-être bien malgré elle, la profondeur de sa curiosité » (p. 5).



Francine Minguez
Dans *Voir & Percevoir – catalogue*
L'espace contemporain
2014, 40 p.

DS

Françine Minguez s'est prêtée au jeu de la galerie d'art L'espace contemporain de Montréal, en s'inspirant d'une peinture de Nicole Mongeon Cardin pour écrire un poème : « Dans la forêt de gerbes folles / lianes et spires aux aguets / les pigments chantent / dans

l'indigo / matin frileux » (p. 9). Le tout dans un catalogue d'exposition – 16 artistes, 16 auteurs – publié en 2013 par la galeriste Janet Blais. L'espace contemporain a fait de même à Québec en 2014. Espérons une suite...



Aimée Dandois-Paradis (codirectrice)
Mots en liberté
Écrivains francophones d'Amérique
2014, 228 p.

DS

Fondée en 1936, l'association des Écrivains francophones d'Amérique (*alias* Société des écrivains canadiens) a publié un collectif non thématique de poésie et de prose. Parmi les 40 auteurs, on compte : 16 membres de l'ÉFA, tous de la section de Montréal (l'OBNL bicéphale a une section à Québec) ; 12 membres de la Société littéraire de Laval, dont 5 sont aussi membres de l'ÉFA. Rappelons que *Brèves* ne recense que les publications de ses membres, aussi seuls les textes de ces derniers sont-ils commentés ci-après, un astérisque (*) identifiant ceux également membres de l'ÉFA.

YVES PATRICK AUGUSTIN donne à lire « Rêve », l'un de ses grands poèmes d'amour : *Entre la fleur que tu es et le jour que tu ouvres, / Il n'y a de distance que ta voix* (p. 16-18, citation p. 17). Lui aussi Haïtien, EDGAR GOUSSE *ne danse qu'avec les femmes nues*. Il s'en explique dans un long poème lyrique, précédé d'une nouvelle éroticocomique invoquant la volonté divine (p. 95-104). DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE* se glisse dans la tête d'une *parano*, une *folle à lier* dans des *souliers de réalités confondues* (p. 181-183, citation p. 183). AIMÉE DANDOIS-PARADIS est, dans son *miroir du souvenir*, cette *boussole d'où s'absente le nord* et, dans l'*ocre du désir*, celle qui écoute l'*iceberg du silence* (p. 69-74, citations p. 70, 73). AURÉLIE LE BLANC LE PESTIPON amorce sa série de cinq poèmes avec une dédicace à Fred Pellerin, à qui elle ouvre son *cœur troué de métaphores* (p. 131-133, citation p. 131). DIANE DESCÔTEAUX* reprend deux poèmes classiques primés en France, au milieu de trois suites de haïku : *Bye Bye Boss*, *Goccia di luna* et *Entre les doigts d'Éole* (p. 79-83). Dans son style engagé, l'artiste multidisciplinaire FRANÇOISE BELU offre quatre poèmes qui enchainent à vive allure un *bidonville*, une *centrale nucléaire*, un *no man's land cerné de barbelés* et des *babioles made in China* (p. 30-33). Le journaliste DENIS-MARTIN CHABOT* se transporte au Rwanda d'après le génocide : *Ils ont lavé leurs mains souillées par leurs actes ou leur inaction. Mais pas leur âme* (p. 52-57, citation p. 55). Enfin, quatre auteurs du collectif d'écriture Chemins d'encre ont généreusement contribué aux *Mots en liberté* de l'ÉFA, en puisant entre autres dans des thèmes mis en commun.

MARCELLE BISAILLON propose à elle seule pas moins de cinq poèmes (p. 37-44) ; dans «Ventre affamé n'a pas d'oreille », elle a cette image inspirée de *haillons*, *vitrine de coups du sort* (p. 40). ROLAND PROVENCHER publie un conte de Noël et cinq poèmes (p. 172 -180) dont l'un cherche à *remailler* [l'*amour assoupi* (p. 174). DENISE LAVOIE crée dans un même conte deux légendes préhistoriques : le passage d'un monde en tons de gris à une nature colorée, et le premier rite funéraire (p. 128-132). Même thématique de la fin de vie dans le récit touchant d'HUBERT SAINT-GERMAIN où un veuf veille les cendres de sa Marguerite, en compagnie d'un vieux chien d'aveugle à la retraite (p. 191-197).



DANIELLE SHELTON (directrice)
Le passeur 32 (décembre 2013), 48 p.
Le passeur 33 (avril 2014), 48 p.
 Fédération québécoise du loisir littéraire

Vingt membres de la SLL alimentent les numéros 32 et 33 de la revue numérique de la Fédération québécoise du loisir littéraire, dont la directrice littéraire et infographe est Danielle Shelton. Plusieurs partenaires, en majorité des membres collectifs et individuels, sont mis à contribution pour la cueillette de contenus au cours d'activités de loisir littéraire soutenues par la Fédération. Chaque texte paru dans les trois numéros de l'année (30, 31 – recensé dans *Brèves* 88 –, 32, pour le prix 2013; 33, 34, 35 pour le prix 2014)

DS

constitue une participation au concours du prix Paulette-Chevrier. La première édition de ce prix reformulé a mis des membres de la Société littéraire de Laval à l'honneur en accordant une mention à FRANCE BONNEAU pour son poème *Désirs* (numéro 30), et le prix *ex aequo* à MONIQUE PAGÉ, pour sa nouvelle *L'enfant* (numéro 30) et à CLAUDE DROUIN, pour sa nouvelle *Les sirènes* (numéro 31).

Précisons que plusieurs textes de la revue sont lauréats d'un « micro ouvert ». Un premier a eu lieu dans le cadre du Festival Fierté littéraire produit par Adage, sous la direction de Denis-Martin Chabot ; ont été retenues pour publication une suite de haïku de MAXIANNE BERGER, *L'épouse*, et une nouvelle de LESLIE PICHÉ, *E. T. est une femme*. Un second, le cabaret littéraire Création vive produit par Le perthro-CCVMÉ et soutenu par l'UNEQ, a mis en vedette FRANCE BONNEAU, poète et auteure de la chanson sélectionnée : *Cela nous suffit*.

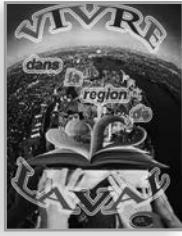
Dans le numéro suivant, deux poèmes créés lors d'un Marché des mots produit par la Société littéraire de Laval, avec l'aide de l'Association des auteurs des Laurentides et du Centre international de la poésie des Laurentides : *Portrait en dialogue*, de JEAN-LUC PROULX ; *Coup d'État*, de FRANÇOISE BELU. À noter que plusieurs animateurs de ces activités soutenues par la FQLL sont membres de la SLL : pour ces deux numéros, il s'agit, outre Denis-Martin Chabot, de Diane Robert Dit Lafontaine, Diane Landry, Nancy R. Lange et Aimée Dandois-Paradis.

Un auteur de la SLL a contribué à la section « Ateliers d'écriture » du numéro 33 : HUBERT SAINT-GERMAIN, avec un tanka. Il fait partie du collectif Chemins d'encre, dont les activités coordonnées par Roland Provencher sont soutenues par la FQLL. Le Camp littéraire de Baie-Comeau est un autre membre collectif qui collabore à la revue.

La section « Carnet d'écriture » regroupe un choix de textes de tous genres, proposés par les membres et déposés au fur et à mesure de leur réception par courriel dans une banque permanente qui alimente au besoin les numéros de la revue. Plusieurs poèmes : *La plume*, de FRANÇOISE BELU ; *D'Afrique*, d'ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER ; *Plus jamais je ne dirai*, d'YVES PATRICK AUGUSTIN ; *Sous la Lune*, de MONIQUE PAGÉ. Des nouvelles : *Angelina*, de CÉLINE LANDRY ; *Le siffleux* (recette en prime), une coécriture de R. A. WARREN et DANIELLE SHELTON ; *Imprévu*, de DANIELLE HUDON. Des micro-nouvelles : *Dure*, de DIANE LANDRY ; *Nouvelle voie*, de CLAUDE DROUIN. De la poésie japonaise : un tanka de DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE et un haïku de DIANE DESCÔTEAUX. Dans le numéro suivant, des poèmes : *Héritage*, de FRANCE BONNEAU ; *Elliptique*, d'ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER ; *L'hiver*, de LISE CHEVRIER. Des récits : *Hirondelle*, de MONIQUE JOACHIM ; *Requiem pour une fraise*, de LOUISE PAQUETTE. Des micronouvelles : *Hollywood* : *Goéland 1 – Alain 0*, de LESLIE PICHÉ ; *Le chien*, de DANIELLE HUDON.

La revue *Le passeur* sélectionne également des livres parus en autoédition ou à compte d'auteur. Dans le numéro 32, deux titres de membres de la SLL : *Passerelle ouest* (recension Brèves 88), un récit de voyage poétique de CLAUDE DROUIN et une biographie d'HÉLÈNE PERRAS, *Un homme en sarrau blanc* (recension Brèves 88). Dans le numéro 33 : un album jeunesse d'ANNICK THÉRIEN, *Bananaluna Le voyage de Banalou* (recension p. 96) ; un recueil de micronouvelles tête-bêche de LAURENT BERTHIAUME, *Feuilles d'automne*, et de MONIQUE JOACHIM, *L'hiver en pages* (recension p. 95). Ces livres sont en lice pour le Prix Le passeur 2014. Le prix 2013 a été remporté par Claude Drouin, pour *Passerelle ouest*.

On le voit, à la FQLL tout comme à la SLL, les partenariats sont nombreux et productifs.



MARIE-SŒURETTE MATHIEU (directrice)
« Sans-abri lavallois »
« Nous ne vivons plus ensemble à Laval »

HÉLÈNE PERRAS
« Vivre ensemble à Laval »
Dans *Vivre dans la région de Laval*
Centre communautaire
le Coumbite de Laval, non daté, 28 pages

DS

Le réseau des bibliothèques de Laval et le Service de la vie communautaire, de la culture et des communications ont soutenu une initiative du Centre communautaire le Coumbite, soit un atelier d'écriture animé par Marie-Sœurette Mathieu sur le thème « Vivre dans la région de Laval ». Une douzaine de participants ont écrit des textes démontrant leur attachement à la communauté et les ont fait paraître dans une revue format magazine. L'animatrice en signe deux : le portrait d'un sans-abri lavallois qui « déambulait sur le boulevard Chomedey » en poussant « une charrette remplie de haillons et de morceaux de cartons » (p. 4); puis le souvenir d'un animal de compagnie qui aimait « gambader dans le Parc des Mésanges aménagé sur les rues Ampère et Chamonix » (p. 5). Une autre membre de la SLL a fait partie du groupe : Hélène Perras. Dans la foulée de la biographie de son regretté mari, premier pharmacien de Saint-Martin (recension *Brèves* 88), elle livre un récit nostalgique de leur vie à Laval : « Toi, homme de science, tu étais fier que la ville ait nommé notre rue Guérin, afin de perpétuer la mémoire du chercheur de l'Institut Armand-Frappier, inventeur du vaccin B.C.G. » (p. 6).



DS

Plumes & Pinceaux est une maison d'édition qui produit des agendas intégrant le genre de peintures qui font les beaux jours des symposiums semi-professionnels de la province, chacune jumelée à une citation d'un auteur contemporain. Quelques membres de la Société littéraire y participent. Ainsi, dans *Ma galerie de poche Agenda d'Art 2015* (nous n'avons pas reçu l'agenda de format professionnel), on en retrouve quatre. THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUDE, de l'atelier Les chemins d'encre, signe la pensée positive de la semaine du 26 janvier : « *Tout mon temps consacré à aimer ceux que j'aime, je n'ai plus une seconde pour détester qui que ce soit.* » Associée à une belle œuvre abstraite intitulée *Entre deux*, la poésie de DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE évoque quant à elle la dualité entre

le soleil et la tempête, la joie et la peine ; l'auteure associe à l'été un message d'espoir. En mai, RÉJEAN ROY a une pensée pour sa mère, une autre en novembre. Pour le temps des pommes, DIANE DESCÔTEAUX offre un haïku de saison (déjà paru dans la revue *Le passeur* 31 ; recension *Brèves* 88). Bref, la variété d'un cabinet de curiosités, une vitrine très certainement appréciée par les nombreux artistes peintres et auteurs participants.



La revue du tanka francophone est une publication québécoise spécialisée dans cette forme de poésie japonaise de cinq vers qu'est le tanka, l'ancêtre du haïku qui lui, compte trois vers. *Brèves* en a déjà commenté les excellents articles théoriques (notamment dans *Brèves* 88, où il est question des revues 18 et 19). Chaque parution comporte aussi une section de tanka de poètes contemporains. Dans le numéro 20, CÉLINE LANDRY

DS

et FRANCINE MINGUEZ sont parmi les auteurs sélectionnés. Le père est présent dans leur tanka respectif. Le premier a planté un pin ; sa fille mesure l'importance du geste, mais un peu tard car « déjà les murets de pierre / furent sauvagement détruits ». La seconde évoque une incompréhension passée, comprenant « trop tard / la pudeur d'un père ».

Dans le numéro 21, MAXIANNE BERGER fait paraître un article dans la section « Histoire et évolution du tanka ». Elle s'interroge sur la nature du 5^e vers (p. 21 à 26). Elle commence son exposé en proposant un jeu : « Voici quatre tanka sans leur cinquième vers. C'est à vous, les lecteurs, d'y ajouter un vers, comme si le tanka était un des vôtres ». L'un de ces tanka est de JANICK BELLEAU ; l'essayiste en explique toute la symbolique, en précisant ce qui en fait un tanka : « Si le dernier vers n'était qu'un commentaire, il n'y aurait pas de tanka ». Tout l'article est intéressant ! Dans la section intitulée « Tanka de poètes contemporains », MAXIANNE BERGER et CÉLINE LANDRY font partie des « coups de cœur du jury » (p. 46, 47). Pour la première, « un simple coquelicot [qui] transperce les décombres » préfigure une mamie qui y « avait grandi / en toute grâce ». La seconde s'émeut d'un mendiant qui retient moins l'attention des passants que son chien : « dans le fond du gobelet / juste un peu de neige ». La revue fait également des recensions de livres de tanka. Ainsi, MAXIANNE BERGER signe-t-elle celle d'un recueil paru aux Éditions du tanka francophone, car l'éditeur de la revue publie aussi des livres.

Au printemps 2014, JANICK BELLEAU a fait paraître un article bilingue dans le numéro 17 de la revue *Atlas Poetica A Journal of Poetry of Place in Contemporary Tanka* : « Du tanka traduit, écrit, publié en français : survol 1871-2013 ». Dans cet article traduit par Maxianne Berger, un tanka de CLAUDE DROUIN est reproduit, extrait du collectif codirigé par cette dernière, *L'estuaire de nos doutes* (recension *Brèves* 85).



Dans *The Tanka Journal* 44, la revue de la Japan Tanka Poets' Society, une association qui compte 5 000 membres, MAXIANNE BERGER et JANICK BELLEAU proposent chacune une suite de tanka. Cette dernière y publie aussi un article, traduit par Maxianne Berger, tout comme le tanka de CLAUDE DROUIN, qui y est cité. L'article, précisons-le, est un résumé d'une conférence qu'elle a donnée au Japon. C'est ainsi que voyage la poésie japonisante de nos auteurs d'ici.



CÉLINE LANDRY

« J'arrive »

Dans *L'Écho de l'étroit chemin* 10

Association francophone

des auteurs de haïbun, 74 p., p. 9-10.

Céline Landry fait paraître un nouvel haïbun dans la revue virtuelle trimestrielle *L'écho de l'étroit chemin*, spécialisée dans ce

DS

genre littéraire d'origine nippone (voir recensions *Brèves* 86 87, 88). Rappelons que le haïbun est une prose poétique entrecoupée de haïku (trois vers) ou de tanka (cinq vers).

Dans « J'arrive... », le père vit ses dernières heures. Sa fille unique est à son chevet, pour son petit-déjeuner. La mère la remplacera à midi, les fils viendront en soirée. Quelles dernières images la mémoire ramène-t-elle quand le moribond ne peut plus communiquer que « par osmose » ? Le père qui hisse sa fillette sur ses épaules pour lui permettre de voir au-dessus de la foule, le mari qui fend le bois à l'approche de l'hiver, l'homme « assis sur un tronc d'arbre dans le silence de la forêt laurentienne, à l'affût d'un chevreuil, passant l'arme à droite, oui, à droite. // Car il était gaucher. »

Pour feuilleter la revue : issuu.com. À la même adresse : *Le passeur*, la revue convertie au virtuel de la Fédération québécoise du loisir littéraire, elle aussi en libre-service.



Nous sommes très fiers de nous associer à la Société littéraire de Laval, éditrice de la revue *Brèves littéraires*, et de l'encourager à poursuivre son importante mission : offrir à la population lavalloise une variété d'événements collectifs littéraires ou multidisciplinaires, et promouvoir les activités créatrices individuelles de ses membres.

Francine Charbonneau

Députée de Mille-Iles
Ministre de la Famille
Ministre responsable des Aînés
Ministre responsable de la Lutte contre l'intimidation
Ministre responsable de la région de Laval
303-3131, boul. de la Concorde Est
Laval, QC H7E 4W4
450 661-3595 comte.mille-iles@mfa.gouv.qc.ca



Gilles Ouimet

Député de Fabre
538, rue Principale
Laval, QC H7X 1C8
450 689-5516 gouimet-fabr@assnat.qc.ca

Guy Ouellette

Député de Chomedey
201-4599, boul. Samson
Laval, QC H7W 2H2
450 686-0166 gouellette-chom@assnat.qc.ca

Jean Habel

Député de Sainte-Rose
132, boul. Sainte-Rose
Laval, QC H7L 1K4
450 963-8272 jean.habel.saro@assnat.qc.ca

Jean Rousselle

Député de Vimont
415-4650, boul. des Laurentides
Laval, QC H7K 2J4
450 628-9269 jrousselle-vimo@assnat.qc.ca

Saul Polo

Député de Laval-des-Rapides
309-400, boul. Saint-Martin Ouest
Laval, QC H7M 3Y8
450 668-6077 saul.polo.ldr@assnat.qc.ca



CHAMBRE DES COMMUNES
HOUSE OF COMMONS
CANADA

Les députés fédéraux néodémocrates de Laval sont très heureux de féliciter le comité de rédaction de la revue *Brèves littéraires* et tous les auteurs, plus particulièrement les récipiendaires des prix Paulette-Chevrier et Le passeur, remis à Laval lors des Agapes de juin, en partenariat avec la Fédération québécoise du loisir littéraire. Partageons la création littéraire lavalloise !

JOSÉ NUNEZ-MELO

Député de Laval
2281, boul. Le Corbusier
Laval (Québec) H7S 1Z4
Tél. : 450 686-2562 Courriel : jose.nunez-melo@parl.gc.ca

ALAIN GIGUÈRE

Député de Marc-Aurèle -Fortin
83, rue Turgeon, bureau 305
Sainte-Thérèse (Québec) J7E 3H7
Tél. : 450 965-1188 Courriel : alain.giguere@parl.gc.ca

ROSANE DORÉ-LEFEBVRE

Députée d'Alfred-Pellan
3131, boul. De la Concorde Est, bureau 304
Laval (Québec) H7E 4W4
Tél. : 450 661-4117 Courriel : rosane.dorelefebvre@parl.gc.ca

FRANÇOIS PILON

Député de Laval-les-Îles
4201, boul. Sainte-Rose Ouest
Laval (Québec) H7R 1V5
Tél. : 450 689-4594 Courriel : francois.pilon@parl.gc.ca

Brèves littéraires
grille de tarification des publicités

expédition de la publicité : sll@breves.qc.ca

- numéro 89 / date de tombée 4 août 2014
- numéro 90 / date de tombée 31 décembre 2014
- 1 page 3 1/2 x 7 1/8 po = 600 \$
- 1/2 page 3 1/2 x 3 1/2 po = 350 \$
- 1/3 page 3 1/2 x 2 5/16 po = 275 \$
- rabais de 25 % sur toute parution consécutive identique

La publicité inclut la diffusion de votre nom sur deux pages de l'onglet « Brèves littéraires » de notre site Web, plus, si achat d'une page, votre logo et votre lien Internet.

options réservées aux membres individuels de la SLL

- reproduction d'une carte professionnelle = 60 \$
- logo et lien Internet = 40 \$
- cumul des deux options ci-dessus = 80 \$
- 375 cartes professionnelles en couleur, recto laminé mat incluant une offre de design gratuit = 60 \$

paiement

- Visa Master Card montant à payer \$
numéro expiration
- facturez-moi usage interne – numéro d'autorisation
- chèque libellé à la Société littéraire de Laval date
à poster avec ce bulletin rempli numéro du chèque

SLL – administration, 2084, rue Favreau, Laval, Qc H7T 1V1

coordonnées

nom

compagnie

adresse postale

.....

téléphone

courriel

**POURQUOI DE LA
DEVENIR MEMBRE**
Société
littéraire
de Laval

WWW.BREVES.QC.CA
514.336.2938

érudit

Consultez
les anciens numéros
de Brèves littéraires
en libre-service sur
www.erudit.org

LA REVUE

BRÈVES LITTÉRAIRES

EST MAINTENANT VENDUE AU NUMÉRO
EN VERSION NUMÉRIQUE.

www.vitrine.entrepotnumerique.com

22 REVUES CULTURELLES QUÉBÉCOISES MAINTENANT OFFERTES EN VERSION NUMÉRIQUE!

ARTS VISUELS | CIEL VARIABLE | ESPACE | ESSE | ETC | INTER | CINÉMA | 24 IMAGES | CINÉ-BULLES | SÉQUENCES | CRÉATION LITTÉRAIRE
BRÈVES LITTÉRAIRES | MOEBIUS | KYZ: LA REVUE DE LA NOUVELLE CULTURE ET SOCIÉTÉ | QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS | HISTOIRE ET PATRIMOINE
CAP-AUX-DIAMANTS | CONTINUITÉ | HISTOIRE QUÉBEC | LITTÉRATURE | LES CAHIERS DE LECTURE | LETTRES QUÉBÉCOISES | LURELU |
NUIT BLANCHE | SPIRALE | THÉÂTRE ET MUSIQUE | JEUX REVUE DE THÉÂTRE

Plusieurs revues culturelles québécoises ont fait leur entrée dans L'Entrepôt du livre numérique de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL). Visitez la section *Revues culturelles numériques* de la Vitrine de l'Entrepôt www.vitrine.entrepotnumerique.com pour feuilleter les revues en ligne et acheter les numéros qui vous intéressent.

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois

Brèves littéraires

bulletin d'achat et d'abonnement à la revue

combo : adhésion à la SLL + abonnement à la revue – voir page 111

achat / abonnement	1 an / 2 numéros	2 ans / 4 numéros
membre de la SLL	<input type="radio"/> 25 \$	<input type="radio"/> 45 \$
non-membre	<input type="radio"/> 30 \$	<input type="radio"/> 55 \$
institution	<input type="radio"/> 40 \$	<input type="radio"/> 75 \$

Les prix d'abonnement comprennent l'expédition au Canada.
Aucune taxe n'est applicable sur le montant de l'abonnement.

Les frais d'expédition hors Canada sont en sus.

+ 30 \$ + 60 \$

En kiosque : 15 \$ l'unité + taxes

Vente postale à l'unité au Canada : 22 \$ - hors Canada : 30 \$

Je commande le(s) numéro(s) de *Brèves littéraires* suivant(s) :

.....

Je m'abonne à *Brèves littéraires* à partir du numéro

premier abonnement renouvellement

paiement

Visa Master Card montant à payer \$

numéro expiration

usage interne – numéro d'autorisation

chèque libellé à la Société littéraire de Laval date
à poster avec ce bulletin d'abonnement rempli numéro du chèque

SLL – administration, 2084, rue Favreau, Laval, Qc H7T 1V1

coordonnées

nom

compagnie

adresse postale

.....

téléphone

courriel

carte Avantages Laval non oui numéro

Je désire recevoir les infolettres de la Société littéraire de Laval.

votre nom (en lettres détachées)

Lien pour vérifier la date de renouvellement de votre adhésion, si vous êtes déjà membre : **ATTENTION** ↓↓<http://www.breves.qc.ca/index.php?page=listes-des-membres> Toutes les adhésions se terminent un 30 juin.

- adhésion du 1^{er} juillet 2014 au 30 juin 2015 = 12 mois La durée minimale d'une adhésion est de 12 mois.
- OU adhésion du (date de l'adhésion) au 30 juin 2016 = mois
- Reporter le nombre de mois (12 ou plus) à la ligne de la catégorie choisie, pour le multiplier par le coût mensuel.

CHOIX DE LA CATÉGORIE DE MEMBRE

Selon son expérience littéraire, un membre de la Société littéraire de Laval est titulaire ou associé.

- Je serai **membre titulaire** car je suis un auteur professionnel qui répond à une ou plusieurs de ces 4 conditions :
- je suis membre de l'Union des écrivains et écrivaines du Québec (UNEQ);
 - je suis reconnu « auteur professionnel » par une autre association professionnelle : (la nommer);
 - je suis réputé « professionnel » selon les définitions de l'UNESCO et du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) au motif que je crée des œuvres pour mon propre compte, possède une compétence reconnue par mes pairs et signe des œuvres qui sont diffusées dans un contexte professionnel (cf. www.accescultureartiste.com)
 - j'ai publié au moins un (1) livre de fiction, une biographie ou un essai chez un éditeur reconnu, ou au moins trois (3) textes dans des collectifs ou des revues littéraires qui publient des textes sélectionnés par un jury ou par un éditeur reconnu, incluant les publications virtuelles avec jury et les publications de la SLL, ou j'ai traduit au moins deux (2) œuvres littéraires pour un éditeur reconnu, ou j'ai écrit au moins une pièce de théâtre ou encore trois (3) contes ou monologues, joués sur une scène, devant un public, dans un contexte professionnel.
- Je serai **membre associé** car je ne remplis aucune des conditions ci-dessus. Un membre associé bénéficie des privilèges d'un membre titulaire, dans les limites des exigences des organismes subventionnaires.

ADHÉSION : cocher membre titulaire ou associé, puis appliquer les rabais le cas échéant

- membre titulaire** nombre de mois d'adhésion x 8 \$ = \$
- membre associé** nombre de mois d'adhésion x 7 \$ = \$
- carte Avantages Laval / numéro soustraire 10 \$ = (..... \$)
- étudiant au Québec / institution soustraire 10 \$ = (..... \$)
- REVUE BRÈVES LITTÉRAIRES : renoncer à la revue et / ou acheter le numéro courant non inclus dans l'adhésion
- renoncement à l'abonnement à la revue* soustraire 1 \$ par mois d'adhésion = (..... \$)
- * prix régulier : 15 \$ le numéro de 112 pages ; 2 numéros par an, expédition incluse
- achat du numéro courant (paru avant le début de l'adhésion) additionner 10 \$ = \$
- montant total à payer \$**

paiement comptant payé à

- Visa MC numéro expiration (usage interne / autorisation)
- chèque – à poster à la SLL, avec ce bulletin d'adhésion rempli (usage interne - date du chèque numéro)

Nouvelle adresse postale : Société littéraire de Laval, 2084, rue Favreau, Laval, QC H7T 1V1

coordonnées du membre renouvellement sans changement ci-dessous

téléphone courriel

site Web anniversaire : jour mois

membre de l'UNEQ oui non membre de la Fédération québécoise du loisir littéraire oui non

autorisation de divulguer sur le site web de la SLL le courriel oui non le téléphone oui non

J'autorise la SLL à m'informer par courriel de ses activités oui non et des activités de ses membres oui non (loi canadienne anti-pourriel C-28)(usage interne fiche carnet d'adresses membres abonnés infolettre / listes excel web reçu / revues nos

– achevé d'imprimer au Québec en septembre 2014 –

LIMINAIRE

L'AIRE DE JEUX

- DANIELLE SHELTON

PARTENARIAT FQLL

- MONIQUE JOACHIM

MARCHÉ DES MOTS

- 1 • JANICK BELLEAU
• MAXIANNE BERGER
• DIANE DESCÔTEAUX
• JOVETTE BERNIER
• FRANCE BONNEAU
• VINCENT COLLARD
• MARIE DUPUIS
- 2 • HÉLÈNE DORION
• JEAN-LUC PROULX
• FRANÇOISE BELU
• ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER
• GISLAINE ROGUET
- 3 • CLAUDE DROUIN
• FRANCE BONNEAU
• ROLAND PROVENCHER
• DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE

DOSSIER CUISINE

HAÏKU TANKA

- JANICK BELLEAU
- JOVETTE BERNIER
- DANIELLE DELORME
- DIANE DESCÔTEAUX
- DIANE LANDRY
- MICHEL TESSIER

RECENSIONS

FRANCINE ALLARD • JOSÉ ACQUELIN • SONIA ALAIN • NICOLE AUDET • YVES PATRICK AUGUSTIN • JANICK BELLEAU • FRANÇOISE BELU • MAXIANNE BERGER • LAURENT BERTHIAUME • MARCELLE BISAILLON • FRANCE BONNEAU • ARIANE BOUCHARDY-GAUTHIER • MARIE BRASSARD • FERNAND CARDINAL • DENIS-MARTIN CHABOT • LISE CHEVRIER • AIMÉE DANDOIS-PARADIS • DIANE DESCÔTEAUX • JOËL DES ROSIERS • CLAUDE DROUIN • MICHELINE DUFF • DANIELLE FORGET • EDGAR GOUSSE • DANIELLE HUDON • MONIQUE JOACHIM • CÉLINE LANDRY • DIANE LANDRY • NANCY R LANGE • DENISE LAVOIE • AURÉLIE LE BLANC LE PESTIPON • CAROLINE LEGOUX • MARIE-SŒURETTE MATHIEU • MADELEINE MAURICE • FRANÇOIS MERCIER • FRANCINE MINGUEZ • MONIQUE PAGÉ • LOUISE PAQUETTE • HÉLÈNE PERRAS • LESLIE PICHÉ • JEAN-LUC PROULX • ROLAND PROVENCHER • DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE • RÉJEAN ROY • HUBERT SAINT-GERMAIN • DANIELLE SHELTON • ANNICK THÉRIEN • THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUE • R A WARREN

POÉSIE

- CLAUDE GAUDREAU
- LESLIE PICHÉ

PROSE POÉTIQUE

- PATRICK COPPENS
- DANIELLE SHELTON

MICRONOUELLE

- GINETTE BEAUSÉJOUR
- DIANE LANDRY
- HÉLÈNE PERRAS

NOUVELLE

- MONIQUE PAGÉ
- CAROLINE RIVEST
- THÉRÈSE TOUSIGNANT-PATENAUE

CHOIX DE BRÈVES LITTÉRAIRES

POÉSIE

- YVES PATRICK AUGUSTIN
- LISE CHEVRIER
- DANIELLE FORGET
- MONIQUE JOACHIM
- LUCE PELLETIER

HAÏBUN

- CÉLINE LANDRY

NOUVELLE

- FERNAND CARDINAL
- JULIE DUGAL
- MARC MAILLÉ
- DANIELLE HUDON
- HUBERT SAINT-GERMAIN

PHOTO DE LA COUVERTURE

- FRANÇOISE BELU

